LE FILM

MONTREAL, OCTOBRE 1960

15 cents

RADIO et TELEVISION
Un ROMAN complet

Anna St. Clair

AVA GARDNER, qui a l'embarras du choix pour ses scénarios à MGM où elle revient après plusieurs années passées en Europe et au Mexique.

le FILM

MONTREAL,
OCTOBRE 1960
42e année No 3

15 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNiversity 1 - 5757

GEORGES POIRIER
Président

Rédacteur en chef :
GERARD LABERGE

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Published Monthly at 975, De Bullion St., Montreal, P. Q.

42nd year, No. 3

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

ABONNEMENT

"Le Film" seulement Canada et Etats-Unis

1 an ..... $ 1.50
2 ans ..... $ 2.50

DANS LES COULISSES DU CINEMA

Curt Jurgens sera Von Braun, le père des fusées téléguidées

Une main dans les étoiles tel est le joli titre du film qui retracera la vie de Werner Von Braun, le grand savant allemand, père des fusées téléguidées qui, au lendemain de la guerre émigra aux Etats-Unis où il est devenu le chef de file de l'astronautique américaine. C'est Curt Jurgens qui a été choisi pour tenir ce rôle écrasant et c'est en Allemagne, près de Munich que l'essentiel du film sera tourné.

On a reconstitué en studio la fameuse base de Peenemunde, ses laboratoires et ses abris souterrains et ses rampes de lancements d'où furent expédiés les premiers VI, les premiers V2 imaginés par Von Braun. L'un des « clous » du film sera la séquence évoquant les derniers jours du Troisième Reich ; enfermé dans un Blocaus de Peenemunde Braun-Jurgens décide do se livrer aux troupes américaines pour ne pas tomber aux mains des soviétiques.

* * *

Sarah Bernhardt va revivre sous les traits de Jeanne Moreau

Raoul Lévy, le célèbre producteur français qui lança Brigitte Bardot (à moins que ce ne soit le contraire) a décidé de porter à l'écran la vie de « l'incomparable » de « l'unique » de « la grande » Sarah Bernhardt, et c'est à Jeanne Moreau qu'il a confié le soin de camper la célèbre tragédienne.

Réalisateur : le metteur en scène britannique Peter Brock qui met la dernière main en ce moment à *Moderato Cantabile* dont Jeanne Moreau sera également l'interprète. Il n'était pas question en l'espace d'un film de retracer toute la carrière de l'actrice. Aussi la réalisation de Peter Brock se limitera-t-elle à évoquer les grands instants de sa vie et notamment sa triomphale tournée hors de France.

* * *

Robespierre, héros du Septième Art

C'est décidé, le jeune réalisateur français Claude Vermorel va filmer la biographie de Robespierre, de « l'incorruptible » du héros de la Révolution française qui périt sous la guillotine où il avait envoyé tant et tant de ses adversaires.

Le jeune et sympathique François Patrice prêtera ses traits à Robespierre dont ce film — c'est l'intention de l'auteur — réhabilitera la mémoire. Jeune premier qui s'éloigna un temps des studios François Patrice terminera auparavant *Le bal des espions* dans lequel, auprès de Françoise Arnoul, il fait crépiter la mitraillette des gangsters. Pour *Robespierre* il sera entouré de Claude Maffei, de Daniel Ivernel et de Pierre Vaneck.

* * *

D'Al Capone à Leonard de Vinci

Rod Steiger, que l'on a vu surtout jusqu'ici dans des rôles de gangsters — il fut notamment Al Capone — rôle pour lequel il obtint un Oscar — va incarner Leonard de Vinci.

Leonardo sera entrepris en Italie le mois prochain d'après un scénario d'Arnold Stewart.

* * *

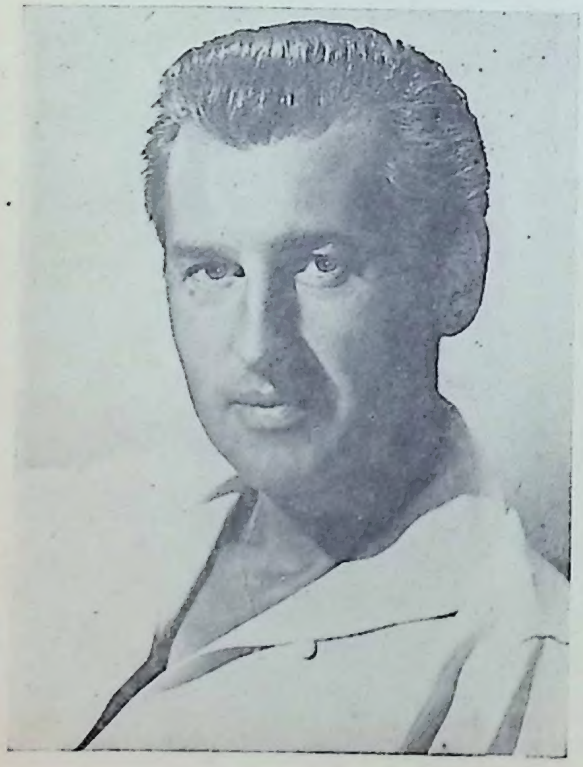
Le cinéma italien a triomphé à Cannes

Cette année, en effet, au Festival de Cannes, l'Italie a cueilli de nouveaux lauriers, obtenant, avec les prix les plus importants, un prestige international accru. En effet, la Palme d'or a été décernée à « *La douceur de vivre* », de Fellini. C'est la première fois, que l'on sache, qu'un film reconnu purement artistique remporte un succès retentissant auprès de tous les publics. En effet, alors que cette oeuvre de Fellini recevait le plus beau prix du Festival de Cannes, le public faisait de longues queues aux guichets parisiens pour aller la voir ; rarement on a vu une foule pareille se précipiter à un spectacle. « *La douceur de vivre* » a donc triomphé sur tous les fronts : celui de la critique et celui du spectacle recherché par le grand public.

L'un des prix spéciaux du jury de Cannes, par ailleurs, a été attribué à « *L'Aventure* », de Michelangelo Antonioni, qui a également remporté le prix de la FIPRESCI et le Prix spécial de l'Association des Ecrivains du Cinéma et de la Télévision. En outre, le film « *Ombre blanche* » a eu une mention de la Commission Supérieure Technique du Cinéma Français. Les efforts des cinéastes italiens pour offrir au public de tous pays des films intelligents et d'un niveau élevé sont, on le voit, couronnés de succès.

La délicieuse Jeanmaire des Ballets de Paris est aussi la femme du maître de danse Rolland Petit.

Stewart Granger revient au cinéma après une absence de deux ans. Son premier film sera "The Leopard".



HOLLYWOOD

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Américains partout

John Gavin, qui revient d'Italie où il eut un rôle dans *Romanoff and Juliet*, de Peter Ustinov, et qui fera ici *Back Street* avec Suzan Hayward, dit que Rome est actuellement peuplée d'Américains et si encombrée que « j'étais heureux d'en sortir. Leur problème de circulation est aussi urgent que le nôtre et voilà qu'ils ont maintenant la même condition de « smog » (fumée), à cause du grand nombre d'automobiles. Gavin croit qu'il doit un succès prématuré à la pratique de l'optimisme. « L'optimisme perçoit une opportunité à travers chaque difficulté, pourvu qu'il consente les efforts pour en sortir ; tandis que le pessimiste ne regarde que le côté sombre et néglige les avantages ».

Poussière d'étoiles

Cliff Robertson se remet d'une blessure à l'épaule reçue au cours du filmage de la dernière scène de *Underworld* U. S. A. — Rhonda Fleming et son mari, Lang Jeffries, annoncent qu'ils se sont loué une maisonnette non loin de Madrid. Rhonda filme en ce moment *Revolt of the Slaves* en Espagne où elle devra demeurer pour deux autres productions. — James MacArthur, fils de Helen Hayes se repose du cinéma en acceptant un rôle à Broadway dans *Invitation to a March*. — Stewart Granger, dont le rôle principal fut, depuis deux ans celui de fermier à son ranch de l'Arizona, nous annonce qu'il délaissera ses prairies pour deux ou trois films dont le plus important sera *Le Léopard*.

L'embarras du choix

Ava Gardner revient à son Alma Mater, MGM. Elle y a le choix entre *Four Horsemen, Two Weeks In Another Town* et *Charlemagne*. Au sujet des multiples romances que la publicité a fait circuler à son sujet Ava soutient qu'elle se garde des engagements sérieux depuis qu'elle a quitté son mari Frank Sinatra, il y a quelques années. « Il est extrêmement appréciable, de se sentir indépendante des situations et des hommes. La vie nous apprend à contourner les événements fâcheux et à ne pas trop tôt perdre patience ».

Philosophie de vedette

Anthony Hall, qui débute à MGM, tient le premier rôle de *Atlantis, The Lost Continent*. Il fera ensuite *The Time Traveler Returns*. Hall, qui est de ceux qui remplissent leurs poches d'amulettes et qui croient dur comme fer en leur bonne étoile, pense qu'il faut forcer le destin, l'aider, tout au moins de toute sa volonté. Au cinéma comme ailleurs, ce ne sont pas les passifs qui réussissent.

VU DE PRÈS

NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Les contradictions du métier

Sheree North, on se souvient, fut une blonde excitante à 20th Fox, avant son mariage. Elle se retira de l'écran pour attendre la naissance de son bébé. De retour à son studio, nous la retrouvons avec sa toison naturelle de jolie brunette. Mais, ô ironie, ses deux premiers rôles seront dans *Redhead* et *Gentlemen Prefer Blondes*...

Entrevue d'une minute

Blonde, délicate, et de proportions intéressantes Ana St. Clair a fait son début au film américain dans *All The Young Men*. La jeune beauté sud-américaine tient le rôle d'une jeune Coréenne qu'un peloton de marins sortent d'embarras, elle et sa famille. Ana est la fille de feu Jose Martinez Irujo, ancien ambassadeur argentin au Brésil. Elle rencontra Hall Bartlett après son rôle stellaire dans *La Quintralla* et puis *La Bête humaine* de Zola. Ce directeur, frappé de son talent et de sa beauté la persuada de venir en Amérique. Ce qui débuta par une chaude amitié entre eux fit bientôt place à un sentiment plus fort. Mariés le 14 février 1959, ils demeurent à Hollywood. Miss St. Clair débuta à Buenos Ayres à 16 ans, vedette de *Our Natasha*. C'est l'histoire du premier amour d'une jeune fille. Avant d'avoir atteint sa vingtième année Ana était à la tête de sa propre compagnie de cinéma, et l'étoile de ses films. Son enfance s'écoula entre Londres, Paris, Berlin, Rome et Le Caire où son père se trouva tour à tour ambassadeur. Elle parle couramment sept langues, et sa renommée d'élégance la suit partout. Le grand couturier parisien, Pierre Balmain, lui a offert une garde-robe complète si elle veut bien porter ses créations en public.

Solution délicieuse

Gloria Grahame avoue qu'elle fut déclarée trop maigre lors de son premier rôle à Hollywood. « Je fus refusée et résolue de prendre les 15 livres qui me manquaient. Ce qui me réussit le mieux fut un verre de lait fouetté (milk shake) composé de lait, malt, crème, banane et miel, accompagné de deux biscuits au raisin, — noix — et gruau, au moment de me retirer pour la nuit. Ce régime quotidien, à part trois repas entiers et deux collations, opéra le miracle.

Dans les coulisses

Gary Cooper, complètement remis de son opération, est parti pour le Mexique, à la recherche d'une location pour son prochain western *The Man Who Found His Way*. Son désir est de visiter les endroits reculés où les Mexicains vivent la vie primitive de leurs ancêtres. L'histoire se passe au

Jennifer Jones dont les apparitions à l'écran se font rares y revient avec "The Loss of Roses".

George Peppard obtint tous les applaudissements de Broadway dans "The Pleasure of His Company".

Doris Day, la charmante actrice très estimée à Hollywood, remporte chaque année des trophées de popularité.

Yves Montand reçoit à Hollywood et en Europe plus de films qu'il ne peut en accepter. Il vient de terminer "No Time for Love" avec Marilyn Monroe.

dix-neuvième siècle. Ce projet est remis au printemps car Gary part en septembre pour l'Europe où il tournera le mystérieux film *First Train To Babylon*. Sa fille qui accompagne ses parents, continuera ses études en Angleterre. — Clark Gable porte bien son nom de *King*. Pour son rôle dans *Misfits*, il reçoit $750,000., et travaille de 9-5 ; les heures de surplus lui rapportent $48,000 la semaine. Il s'est loué une maison conduite par plusieurs serviteurs, de préférence à la suite d'hôtel, pour le temps de sa location. Clark, qui est l'exactitude même, est toujours prêt au travail, possède parfaitement son dialogue. He is really — the KING.

Principe humanitaire

Lorsque Frank Capra fait un film, c'est le bon qui l'emporte sur le mauvais. Il vous dira : « Devant un auditoire captif pendant une couple d'heures, le directeur peut influencer son public vers le bon ou le mauvais. Sa responsabilité morale l'oblige en quelque sorte à accentuer les qualités positives de l'humanité, en faisant triompher le héro devant l'adversité. Ses films doivent être l'expression positive de la foi en l'espérance, l'amour, le pardon, la justice et la charité. Ce sont là les grands principes, ceux qui comptent en toute substance, les vraies richesses de la vie. Il doit être le maître de ses instruments. Il sera versé dans l'art du son, de la musique et de l'édition des films. Il possèdera à fond l'histoire qu'il devra réciter avec imagination, n'oubliant jamais que son but principal est d'amuser le public. Muni de ces qualités et de beaucoup d'autres, il parviendra au succès, s'il est chanceux, et atteindra peut-être des émoluments se chiffrant à deux ou trois centaines de mille dollars.

Savez-vous écouter ?

Le jeune acteur de MGM *The Subtaraneans* George Peppard vous pose la question. « Je me suis appliqué, depuis mes premières années de collège, à pratiquer la leçon que me donna un professeur un jour où j'écoutais avec une distraction évidente les explications qu'il eut l'obligeance de me re-donner après un cours. « Un écouteur attentif », me dit-il alors, « est non seulement populaire, mais après quelque temps — il SAIT quelque chose. Savoir écouter est une qualité qui paie au centuple. Le mauvais écouteur centralise son attention en lui-même — il n'apprend rien ». A partir de ce moment, Peppard assure qu'il mit en pratique la leçon de son professeur. L'intérêt qu'il a depuis porté à la conversation d'autrui lui a rendu le centuple de connaissances, en agrément et en solides amitiés.

Nouvelles productions

Une des personnalités étant le sujet des conversations à Hollywood, Bobby Darin, vient d'être engagé par la Universal pour débuter dans *Come September*. Il sera partenaire de Sandra Dee, de Rock Hudson et Gina Lollobrigida dans le récit filmé d'un don Juan américain et d'une beauté continentale. — Darryl F. Zanuck vient d'acquérir

les droits de *The Day Christ Died* de Jim Bishop que Paul Gallico dirigera. — Boby Baker que l'on verra dans *The Wackiest Ship In The Army* prépare en ce moment un programme qu'il présentera en début à Montréal, sa ville natale.

Un paradis

Pat Boone revenant d'Australie dut s'arrêter pour quelques heures à Honolulu. Il n'y perdit pas son temps. Après le premier coup d'oeil, éberlué par le pittoresque du pays, il s'écria : « C'est le paradis ici », et téléphona à sa femme de venir avec leurs enfants y faire un séjour avec lui. Ce qu'elle suivit à la lettre dès le premier avion.

Pourquoi rions-nous ?

C'est ce que se demande Jack Lemmon que nous revoyons dans *The Wackiest Ship In The Army*. L'acteur newyorkais, qui manie la comédie de façon particulièrement subtile nous dit : « Je ne me crois pas exceptionnellement drôle. Il est vrai que j'ai eu quelques lignes amusantes à réciter, et qui m'ont apporté ma part de fou rire, mais cela n'explique pas la raison de nos rires. Je crois sincèrement que voilà une qualité nécessaire à la santé. Les moroses qui ne rient jamais sont gâteux ; ce sont des malades qui parfois peuvent devenir méchants. Les gens les plus heureux, à mon avis, et les plus utiles ne se prennent jamais au sérieux ; ils sont, à l'occasion, capables d'un franc éclat de rire — et à leurs propres dépens ».

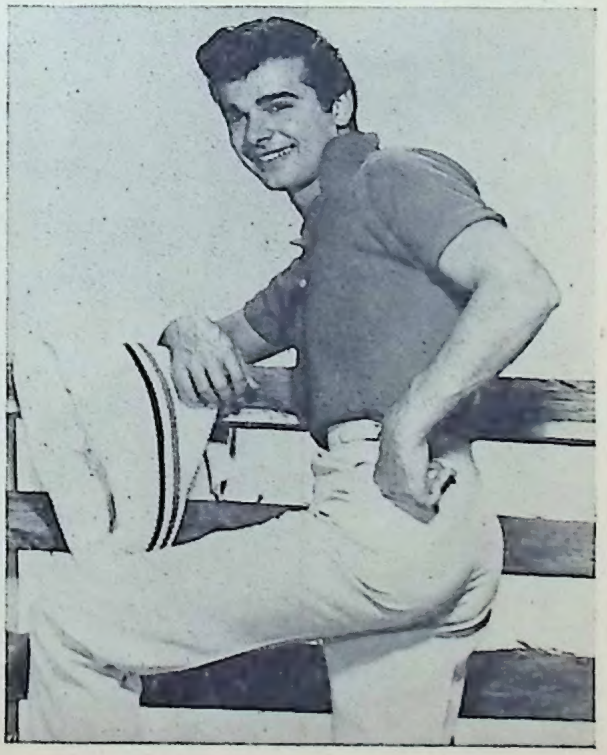
Nouvelles de partout

Carolyn Jones, de *Ice Palace* ne consentirait à faire de la TV que dans le cas de pénurie de films. Et pourtant, son mari, Aaron Spelling est écrivain et producer au petit écran. — Greer Garson est la preuve du fait que la glamour chez une actrice peut aller de pair avec l'intelligence. Greer, qui vient de terminer un rôle dans l'épisode de la vie de Franklyn D. Roosevelt à Campobello, gradua avec honneurs à l'Université de Londres. Plus tard, elle reçut des degrés honoraires de la même université. — Roger Moore, qui fait *Gold Of The Seven Saints* à Moab, Utah, vient d'y acquérir une propriété, inspiré par les découvertes d'huile et d'uranium qui s'y sont faites récemment. — Tony Curtis et sa femme Janet Leigh érigent un « country club » à Palm Springs. — Sandra Dale fait son début dans *Dondi*. — Doris Day vient de terminer *Matilda Shouted Fire*, et vient d'être nommée l'actrice la plus populaire de l'année par la majorité des auditoires de cinéma américain. — L'Académie Italienne de Cinéma vient de voter Cary Grant le plus populaire acteur. — Jennifer Jones revient à l'écran dans *A Loss Of Roses* avec Dean Stockwell. — Dolores Del Rio tient le rôle de la mère d'Elvis Presley dans *Flaming Lance*. — Gigi Perreau, qui se mariera en octobre, vient d'être choisie pour le rôle de *Look In Any Window* avec Paul Anka.

LOUISE GILBERT-SAUVAGE.

Carolyn Jones, dont le mari est producer de TV ne consent à filmer que pour le grand écran.

Anthony Hall, de Philadelphie, fait son début à l'écran de MGM dans "Atlantic, the Lost Continent".



DES FILMS FRANCAIS

LA CABANE DU PÉCHÉ

avec UMBERTO SPADARO, ERMANNO RANDI, LILIANA TELLINI

SCENARIO : Damiano vit seul dans la palude, de chasse et de pêche, dans une cabane au bord du lac. Il rencontre Viola, une jeune fille qui s'est enfuie de la ville, recherchée par la police qui la croit complice d'un vol commis par son amant. Damiano, qui ne sait rien d'elle, lui propose de passer la nuit dans sa cabane et Viola accepte. Par la suite, il lui demande de rester auprès de lui, mais peu après les carabiniers arrivent . Viola part après s'être disputée avec Damiano qui croyait qu'elle était restée auprès de lui par amour. Quelques jours plus tard, Damiano, éperdument amoureux de la jeune femme, la ramène dans sa cabane qu'il transforme en habitation accueillante. Ainsi commence pour Viola, aux côtés de Damiano, une vie triste au milieu des moqueries des autres chasseurs, qui les considèrent comme des intrus. Leur unique et fidèle ami est Luccio. L'hiver suivant Viola met au monde un enfant, mais elle se sent toujours seule, et poussée par la nostalgie de sa vie passée, elle s'enfuit et retourne à la ville. L'enfant est élevé par Damiano et Luccio. Damiano est toujours détesté des autres chasseurs et un jour, il frappe durement l'un d'entre eux, Argante, qui l'avait offensé. Viola, pendant ce temps, est à Rome, où elle gagne sa vie comme danseuse dans une boîte de nuit. Mais elle pense avec regret à son fils, qui doit maintenant avoir six ans, et un jour, au cours d'une promenade avec des amis, elle réussit à l'approcher et à lui parler. Elle apprend ainsi qu'il la croit morte. Elle parle également à Damiano, mais celui-ci, craignant qu'elle révèle tout à leur fils, l'abat d'un coup de fusil. Argante qui, quelques jours auparavant, avait sauter l'écluse du lac, a été témoin de ce nouveau drame. Il porte la jeune femme à l'hôpital, cache le fusil que Damiano avait abandonné, et se propose, pour racheter ses fautes, de déclarer que c'est lui qui a tiré sur Viola, l'ayant prise dans les herbes de la palude pour un animal. Damiano ramène l'enfant à sa mère, qui a finalement compris où se trouve le vrai bonheur, et tous trois s'en iront au loin pour commencer une vie nouvelle.

Ermanno Randi et Liliana Tellini dans "La Cabane du Péché".

DES FILMS FRANCAIS

STATION DU DÉSIR

avec AMEDEO NAZZARI, KATIA LORITZ, UMBERTO SPADARO.

SCENARIO: Miguel est conducteur de camion. Un désir obstiné le guide : acheter une station-service. Depuis quelque temps des transactions ont lieu, mais il ne possède pas la somme intégrale qui lui serait nécessaire. Son patron, un homme fourbe et sans scrupule, lui dit toute l'inquiétude que lui cause l'entreprise rivale qui vient d'acquérir un camion frigorifique. Il lui laisse entendre que si ce camion était accidenté, il accepterait peut-être de compléter la somme. Miguel cède et déboulonne une roue avant du camion concurrent qui va s'écraser dans un ravin, causant la mort d'un des chauffeurs et l'invalidité de son co-équipier Andrès. Miguel est durement frappé par les conséquences de son geste. Il craint qu'Hélène, une jolie fille, ex-chanteuse de music-hall qui vit auprès de ses parents, propriétaires d'une petite auberge, ne l'ait vu accomplir son acte de sabotage. Il décide de gagner sa confiance et, pris à son propre jeu par la beauté de la jeune femme, il finit par lui demander de l'épouser. Hélène accepte. Mais, entre Hélène, qui aspire à la ville, et Miguel naît bientôt un malentendu qui devient dramatique quand travaillé par le remords, il engage Andrès. Le ménage est d'autant plus compromis que Miguel sympathise avec une jeune voisine, Pilar, dont l'ex-impressario d'Hélène continue sa cour auprès d'elle car il a compris la profonde désillusion ressentie par la jeune femme. Andrès se rend compte de tout et quand Hélène lui fait part de sa volonté de partir, il tente de l'en dissuader. Il parle de l'honnêteté et de la bonté de Miguel et accuse Hélène d'accepter les avances de Juan. Pour se défendre, la jeune femme dévoile son secret. Elle lui dit qui est Miguel et sa responsabilité dans l'accident qui a fait de lui un infirme. Terrassé par cette révélation, Andrès décide de partir sans attendre Miguel

[*Lire la suite page* 33]

L'impressionnante figure de Amedeo Nazzari dans "Station du Désir".

DES FILMS FRANCAIS

LES VIOLENTS

avec PAUL MEURISSE, FRANÇOISE FABIAN, FERNAND LEDOUX, JEAN BROCHARD, BEATRICE ALTARIBA, JENA MEYER, PAUL GUERS, DANIEL CLERICE, JUNE ASTOR, ALAIN QUERCY.

SCENARIO : Le milliardaire Bernard Chartrain reçoit des lettres de menaces et l'envoi d'un cercueil. Son cousin, humble marinier, est également menacé. Bernard est tué dans sa résidence. Dans cet imbroglio sont entraînés la fille du marinier, actrice de music-hall, et celle de Bernard Chartrain, cependant que l'inspecteur Malouvier surveille les suspects. Il sauvera à temps la jeune fille que le vrai coupable, le marinier aigri et demi-fou avait capturée et ligotée dans une péniche en train de couler. Le criminel sera abattu. PRODUCTION soignée contenant maints éléments attractifs et notamment un « suspense » constant. Le récit, par ses surprises, ses renversements de situations, fait planer le doute sur les protagonistes du drame et maintient intact l'intérêt. Le mystère est entier du début du film à la séquence finale et les soupçons se portent tour à tour sur divers coupables éventuels, allant des victimes elles-mêmes au policier chargé de l'enquête.

REALISATION : L'ambiance adroitement créée, donne toute sa valeur d'expression au récit, leur puissance aux situations, apportant aux séquences de « suspense » un puissant élément d'émotion et d'intérêt. Le « Dyaliscope » est utilisé avec intelligence donnant toute l'ampleur nécessaire à de fort belles images.

INTERPRETATION : Paul Meurisse campe son personnage de policier avec calme et efficience, lui apportant un élément appréciable de mystère et d'inconnu. Fernand Ledoux interprète son rôle d'alcoolique aigri avec toute la puissance dont il est coutumier. Jean Brochard, en être violent et sans scrupules, fait une intéressante création. Françoise Fabian est fort jolie. Béatrice Altariba, élégante et racée, Junie Astor, inquiétante avec dignité.

Une scène classique du film "Les Violents".

DES FILMS FRANCAIS

ADORABLES DÉMONS

avec CLAUDINE DUPUIS, DORA DOLL, RELLYS, ALBERT PREJEAN, MICHEL SERREAULT, JEAN POIRET, YVES MASSART.

SCENARIO : Deux détectives privés qui débutent, Willis et Willis (POIRET et SERREAULT), sont chargés par leur premier client, le riche marchand de savon Annibal Onis (RELLYS), de récupérer un collier historique en diamants dérobé par une jeune aventurière, Régina Rex (CLAUDINE DUPUIS), car l'épouse d'Annibal, Barbara (DORA DOLL), femme capricieuse peut exiger 200 millions pour rupture de contrat conjugal. Leur enquête amène Willis et Willis à la Baule où M. Charles (YVES MASSART) organise un concours de beauté. On apprend que c'est Barbara elle-même qui avait engagé Régina pour voler le collier et compromettre son époux afin de lui soutirer les 200 millions. Willis et Willis réconcilient les deux époux et Willis junior filera le parfait amour avec Régina dont il a prouvé la bonne foi.

Maurice Cloche a donné à cette histoire loufoque un tel mouvement, une telle profusion de « gags » et un si spirituel dialogue que le public oubliera son côté burlesque pour s'amuser franchement aux diverses scènes, menées tambour battant, et jouées dans un ton de vaudeville excellent par une troupe bien dirigée.

REALISATION : Le film, essentiellement gai, tend à faire rire et y parvient aisément. L'intrigue se situe dans un climat d'élégance et est agrémenté d'un concours de beauté présentant quelques jolies mannequins. Le dyaliscope est employé judicieusement pour mettre en valeur grands décors et scènes d'extérieur.

INTERPRETATION : Claudine Dupuis est plaisante et gaie, jouant en compagnie de Rellys des scènes particulièrement amusantes. Ce dernier, habile comédien, reste toujours humain, même dans les moments les plus comiques. Dora Doll déborde d'entrain et de pétulance. Michel Serreault et Jean Poiret font de très bonnes créations. Le sympathique Albert Préjean complète cette distribution bien choisie, avec Yves Massart.

Michel Serreault, Jean Poiret et Claudine Dupuis dans "Adorables Démons".

DES FILMS AMERICAINS

UNE PRODUCTION COLUMBIA :

ONCE MORE WITH FEELING

avec YUL BRYNNER, KAY KENDALL, GEOFFREY TOONE, MAXWELL SHAW, NEWYN JOHNS, MARTIN BENSON.

LE SCENARIO : Victor Fabian (YUL BRYNNER) est un chef d'orchestre réputé. Mais parallèlement à son talent et à son énergie, quel caractère impossible ! Heureusement que sa femme, Dolly (KAY KENDALL) est là pour veiller au grain et pour aplanir les difficultés. Pourtant, une séparation du couple survient au cours de laquelle Fabian prend lentement conscience du rôle que jouait sa femme dans sa vie d'homme et dans sa vie d'artiste. Ils se retrouveront, liés par l'amour et l'intérêt.

Après leur mariage, Yul Brynner offre à sa femme, Kay Kendall, une magnifique harpe.

Les deux acteurs répètent ici une scène du film "Once More, With Feeling".

DES FILMS AMERICAINS

UN FILM WARNER BROS. :

Guns Of The Timberland

- **En vedette : ALAN LADD, JEANNE CRAIN, GILBERT ROLAND et FRANKIE AVALON.**
- **Deux chansons de FRANKIE AVALON.**
- **Décors : les plus beaux paysages du nord de la Californie.**
- **Scénario : Deux entrepreneurs, ALAN LADD et GILBERT ROLAND, cherchent à s'établir dans l'Ouest. C'est l'histoire des difficultés qu'ils rencontrent que nous raconte ce film.**

Frankie Avalon dans "Guns of the Timberland".

Aland Ladd dans une scène du même film.

Au XXIième festival international de Venise, la France présente:

LE VOYAGE EN BALLON

Un film de Albert Lamorisse

avec MAURICE BAQUET, ANDRE GILLE, PASCAL LAMORISSE.

Chacun de mes films précédents était la concrétisation par l'image, de quelque rêve: *Crin blanc*, le songe d'un enfant dont l'idéal était de « vivre à cheval » ; le *Ballon rouge*, plus imaginatif, le fruit d'un songe apparemment insensé: posséder un ballon apprivoisé, « domestiqué », qui suivrait partout son maître comme l'aurait fait un caniche...

Le dernier, ce *Voyage en Ballon*, est plus qu'un rêve d'enfant ou d'adolescent: c'est, grâce à la magie de l'écran, la réalisation de la légende du « tapis volant », cette légende orientale dont les héros disposaient du pouvoir de survoler la terre et de la regarder vivre de la hauteur qu'ils voulaient et à la vitesse qu'ils choisissaient.

Cette magie de l'écran, encore a-t-il fallu la vaincre ou la dompter et la mettre à notre merci: pour ce faire, nous avons dû pendant deux ans apprivoiser notre matériel et le soustraire aux vibrations du moteur de l'hélicoptère que nous avions l'intention d'utiliser pour nos prises de vues.

Mais l'histoire, dont le thème, direz-vous, est nécessaire à toute oeuvre cinématographique ? La voici...

Un vieil inventeur croit avoir découvert un moyen de locomotion idéal: un ballon sphérique mais en même temps dirigeable, gonflé d'air allégé... Et cette découverte mise au point, il tente, envers et contre tous, de démontrer au monde entier, la qualité de son invention.

Un beau matin, il gagne, accompagné de son petit-fils, la nacelle de son aéronef, coupe les amarres, lâche du lest et, tout frémissant d'orgueil, constate que « son ballon » obéit au doigt et à l'oeil ; il s'envole vers les nuages. Merveilleux voyage que vont faire le grand-père et son petit-fils ! Les voici qui sillonnent le ciel de France, du Nord à l'Alsace, de la Bretagne aux Albes, de la Loire à la Provence...

Les voici qui, au gré du hasard, découvrent que la France est un pays inconnu, étrange, curieux et se trouvent mêlés à des aventures inattendues lorsque leur apparition bouleverse une chasse à courre, trouble une course de taureaux ou encore gâche une noce bretonne: mille incidents, comiques, humains, émouvants, vus à basse altitude pour que rien n'échappe à leur curiosité sans cesse en éveil... C'est bien la première fois au monde que se réalise ainsi un film dont la presque totalité des images est constituée de prises de vues aériennes... Il n'est pas pour autant un film documentaire: l'intrigue qui lie chacune de ses scènes, est une succession d'aventures à laquelle ne manque même pas la « tension » d'une véritable action dramatique.

On dit et on répète que le cinéma ne se renouvelle pas, qu'il n'est que du théâtre filmé ou de la tragédie populaire. Le *Voyage en Ballon* apporte, lui, la preuve tangible que le septième art sait sortir des sentiers battus et qu'il apporte cette fois à l'écran « quelque chose que l'on n'a encore jamais vu »...

Ses cheveux blonds, ses yeux bleus, un naturel apparemment calme trahissent ses origines flamandes. Albert Lamorisse cependant, est né à Paris, le 13 janvier 1922. Ses études secondaires terminées, il entre à l'I.D.H.E.C. comme auditeur libre.

En 1946 il effectue un voyage en Tunisie. Il s'enthousiasme pour le pays, sa lumière et ses habitants. Un documentaire sur l'île de Djerba est le premier court-métrage qu'il signe. Mais déjà le simple documentaire ne suffit plus à Lamorisse. Il songe à un film qui mettrait en scène des enfants arabes et ces bourricots qui foisonnent en Tunisie. Il réalise son projet et tourne

Bim, l'histoire d'un petit âne et d'un gosse, où déjà apparaissent ses qualités de conteur et de poète.

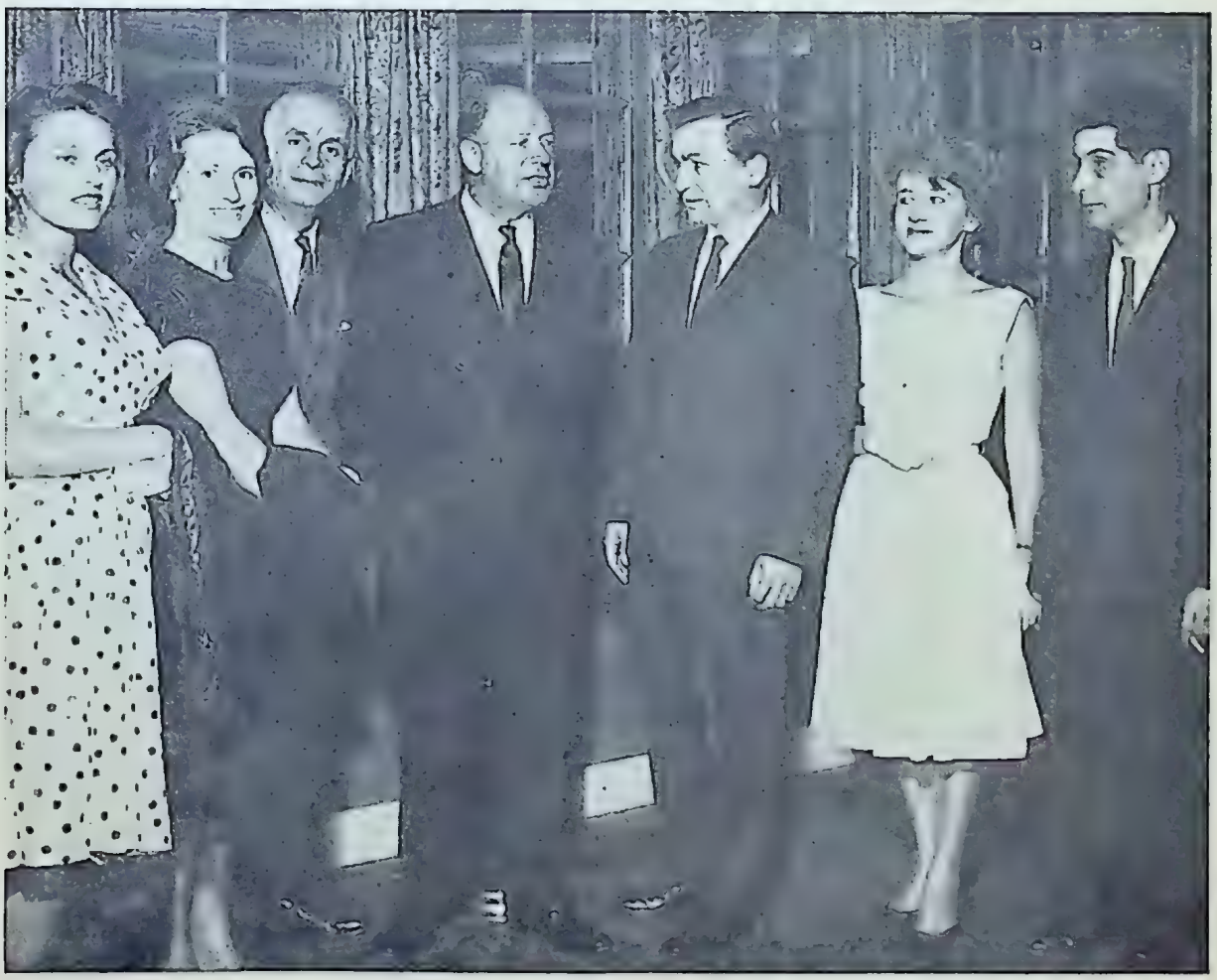
Albert Lamorisse a trouvé sa voie. *Crin blanc* sera de nouveau l'histoire d'une amitié entre un enfant et un animal. C'est en Camargue, en compagnie de Denys Colomb de Daunant, le futur réalisateur de la *Corrida interdite* et du *Songe des cheveux sauvages,* qu'Albert Lamorisse tourne *Crin blanc.* Le succès du film est prodigieux. Couronné dans tous les Festivals et les diverses manifestations où il est présenté, le film rapporte à son auteur qui est aussi son producteur une petite fortune. Mais, dans ce domaine, la devise de Lamorisse est « quitte ou double », et il dépense une partie de l'argent gagné avec *Crin blanc* à préparer un nouveau film qui doit raconter l'histoire d'un jeune garçon et de deux ours.

C'est en repérant les « extérieurs » de ce film que Lamorisse a eu un très grave accident de ski. Emporté dans une avalanche, il est miraculeusement sauvé, mais le voilà condamné à un an d'immobilité.

Rétabli Lamorisse songe à réaliser en Finlande une adaptation de *Katrina.* Puis il part au Guatemala tourner à titre expérimental un film en couleurs sur le pays. Car la couleur l'a séduit et il veut qu'elle soit l'élément poétique essentiel de son prochain film. Ce film est *Ballon rouge* qui comme *Crin blanc* « truste » à travers le monde les récompenses les plus diverses. Ce « conte de fée » selon le mot de Jean Cocteau redonne à des centaines de milliers de spectateurs le sens et le goût du merveilleux. Le cinéma rejoint ici la poésie la plus pure.

Le triomphe de *Ballon rouge* incite Albert Lamorisse à s'attaquer à un long métrage. Il le prépare longuement et met près de deux ans à le réaliser. C'est le *Voyage en ballon,* l'un des deux représentants du cinéma français au festival de Venise de 1960. « Je fais des films à ma façon », aime à dire Albert Lamorisse. Je ne suis pas un professionnel, je suis un amateur ». L'« amateurisme » de Lamorisse est celui des poètes. Mais l'inspiration est toujours soutenue chez lui par un travail forcené.

Dans le hall du cinéma Loew's, après la présentation en première nord-américaine de "Pickpocket", un film de Robert Bresson, on reconnaît, de gauche à droite, Mme Jacques Nicaud, Mme Pierre Juneau, M. Jacques Nicaud, directeur au Canada de Unifrance Film, Son excellence l'ambassadeur de France, Monsieur Francis Lacoste, M. Pierre Juneau, directeur exécutif de l'Office National du film et président du comité responsable du Festival, M. et Mme Fernand Cadieux, secrétaire du Festival. — "Pickpocket" fut présenté le 16 août dans le cadre du Premier Festival international du film de Montréal.



Notre roman d'amour

COEUR OUBLIÉ

par Alain Descarmes

I

M. de Rouvières se tourna vers sa belle-soeur d'un vif mouvement d'impatience :

— Où est encore partie Danny ?

Tante Berthe, à qui s'adressaient ces mots, était une grande et forte femme avec un visage bon enfant, comme on se plaît à les imaginer aux vieilles nounous classiques. Elle haussa imperceptiblement les épaules, et d'un air bourru grogna :

— Sans doute comme d'habitude, à courir la forêt sur la jument grise que vous lui avez offerte pour Noël !

— C'est insensé ! Tous les jours maintenant, à l'heure des repas, Mademoiselle se fait attendre !

M. de Rouvières dont les traits rudes, burinés par la vie donnaient à sa physionomie, un aspect sévère, était châtelain d'une propriété immense qu'il avait héritée de ses aïeux dans un coin perdu du Bocage vendéen.

Ses études et ses travaux scientifiques en avaient fait un des membres les plus influents de l'Académie de Médecine, et son plus grand plaisir était de se livrer à des expériences compliquées, cherchant à arracher ses secrets à la Nature. Il y avait plus de vingt ans déjà que sa jeune femme était décédée en mettant au monde un gracieux bébé blond : Danielle. Le coup du sort avait été rude pour le savant, chérissant tendrement une compagne qui était pour lui une dévouée collaboratrice, et qui aurait été si fière des honneurs dont son mari était aujourd'hui couvert. Il avait cherché à oublier son chagrin en intensifiant ses travaux de laboratoire, à noyer sa douleur dans les mystères de la science qu'il voulait percer.

La fillette avait grandi aux côtés de Germain, un frère de six ans plus âgé qu'elle, tous deux surveillés par la soeur de leur mère, tante Berthe, faisant office de gouvernante au château.

Tout enfant, Danielle, que l'on avait surnommée Danny, avait appris à galoper dans la plaine avec Germain, en compagnie de gamins du village : « Elle n'est pas fière, la petite demoiselle du château ! » disait-on d'elle avec un sourire attendri en la voyant crottée jusqu'au bout du nez, sa jupe déchirée, mais heureuse de n'avoir pas été la dernière à voler des pommes dans le pré du père Belamy. Tante Berthe avait bien tenté de mettre un frein à tant de débordements, mais l'autorité faisait défaut à cette brave femme dont le coeur souffrait de voir ses pauvres petits privés de leur maman. Elle n'osait les chagriner en leur interdisant leur plaisir favori : courir les prés et les bosquets, dénicher des lapins, et dresser des collets... Car Danny avait conquis l'amitié d'un vieux braconnier qui l'emmenait volontiers avec lui « faire un tour de bois », tandis que Germain était déjà au lycée.

Bientôt, ce fut le tour de Danny de s'asseoir aux côtés de ses petites camarades de pension, sur les bancs d'une classe d'un collège de Niort.

Les années passèrent vite de la sorte. M. de Rouvières, toujours occupé par ses travaux, dans un laboratoire qu'il avait fait installer près de la bibliothèque, de la vieille demeure. Tante Berthe avait vu ses cheveux blanchir, et Germain, qui préparait maintenant le concours d'entrée à Saint-Cyr, était un vrai gars, solide, trapu, plein de vie et d'entrain. Il retrouvait sa soeur à chacune des vacances avec un véritable enthousiasme ! Ils reprenaient ensemble leurs grandes randonnées à travers le pays, se grisant de grand air et de soleil.

« Garçon manqué ! » disaient de Danny ses camarades, et c'était bien vrai, elle n'aspirait toute l'année qu'à ces deux mois de liberté pleine, où elle pouvait retrouver au château ce frère chéri qui l'entraînait impétueusement par monts et par vaux.

Ils avaient chacun leur petit poney, et partaient le matin, sous l'oeil attendri de tante Berthe, en emportant un casse-croûte qui leur permettait de ne rentrer que le soir à la demeure seigneuriale. Souvent ils ne voyaient même pas leur dimanche, les deux enfants devaient rester au château, assister au cérémonieux goûter que M. de Rouvières offrait immuablement à ses amis : le curé du village qui venait quelquefois après les vêpres, le notaire, sa femme et ses filles, Christiane et Juliette, ainsi que quelques autres notabilités des environs. Les deux fillettes du notaire nourris-

Troy Donahue qui est monté très vite au firmament des vedettes avec son film "A Summer Place".

saient envers Danny un mépris à peine dissimulé et, ce fut lors d'une de ces réceptions honnies de la petite châtelaine qu'elles eurent un jour à son égard une réflexion blessante qui eut sans doute les plus grosses conséquences... A quinze ans on n'a pas toujours la tête tournée par la coquetterie, et Danny rêvait certainement plus à quelques courses échevelées dans la plaine qu'aux parfums et à la toilette.

Christiane et Juliette discouraient ensemble beauté et peinture, ignorant volontairement leur jeune amie, lorsqu'elles prirent tout à coup conscience de sa présence pour lui demander d'un air faussement attendri comment la jeune fille pouvait supporter ses taches de rousseur.

C'est qu'en effet sur le minois de Danny avec son petit nez retroussé effrontément, se trouvaient disséminées, çà et là, quelques légères taches de son qui donnaient un air encore plus sauvage à ce visage aux traits accentués, où seuls les yeux semblaient continuellement refléter les horizons purs des sites qu'ils aimaient contempler.

Danny ne répondit rien, haussant seulement les épaules, et elle abandonna ses compagnes à leurs propos puérils. Mais le soir, elle eut ce geste encore inconnu d'elle, de regarder longuement son visage dans un miroir. Elle tarda à s'endormir, et bientôt de lourds sanglots s'échappèrent de l'oreiller où elle avait enfoui sa tête ; ses longues boucles étaient secouées des hoquets douloureux de son chagrin. Laide, elle était laide ! Brusquement elle prenait conscience de sa laideur, ou plus exactement de son manque de féminité. Elle ressemblait étrangement à son frère ; sa mâchoire lourde, sa bouche large, ses lèvres charnues et son nez trop court lui donnaient une allure un peu masculine ; elle semblait être bien ce « garçon manqué » dont on lui avait tant rabattu les oreilles, sans qu'elle y prît plus d'attention qu'à une boutade... Et ces taches de rousseur, auxquelles elle n'avait pas encore fait attention ! Ces taches de rousseur qu'on venait de lui reprocher si stupidement !

La pauvre petite Danny sanglotait éperdument ; sa coquetterie féminine surgissant brusquement des nébuleuses aspirations de la fillette vint éclater à la surface de ses quinze ans ! Laide ! Laide ! Elle était laide ! Et plus elle se regardait dans cette glace diabolique, plus elle contemplait ses paupières bouffies par les larmes, ses pommettes larges et ses lèvres trop épaisses, plus elle trouvait tout à coup une étrange et amère saveur à la vie. Est-ce donc pour cela que les garçons ne lui envoyaient pas des billets doux, et des poèmes comme à certaines de ses amies ? Etait-ce donc pour cette raison qu'ils la considéraient en camarade et non en jeune fille ? Elle qui avait été si fière de cette camaraderie eut brusquement conscience d'une infériorité sur les autres ! C'est parce qu'elle n'avait pas ces traits fins et réguliers, cet épiderme velouté, et qu'au contraire le soleil avait buriné son visage, tanné sa peau que les regards des hommes ne la blessaient pas lorsqu'elle allait au bal ou qu'elle était invitée dans une réunion...

II

Le caractère de Danny changea du jour au lendemain, et la compagnie même de son frère sembla lui peser. Elle partait seule, fréquemment, à l'aube, sur son cheval, ne rentrant qu'à l'heure du repas. Un jour, même, elle ne rentra pas et l'inquiétude gagna toute la maisonnée. C'est à l'heure du déjeuner que M. de Rouvières interrogea vivement sa belle-soeur comme nous le rapportions au début de ce récit.

Tante Berthe avait répondu avec son air réprobateur et en soupirant longuement, que Danny devait être heureuse à courir la campagne...

Un long silence succéda au mouvement d'impatience du châtelain. Enfin la bonne tante se décida et dit doucement :

— Danny me paraît étrange depuis quelques jours ; vous devriez, Edouard, vous en occuper un peu plus !

Le vieil homme semblait s'être éveillé d'un rêve comme s'il s'apercevait seulement qu'il avait une fille. Son regard se tourna vers son fils. Germain avait abandonné ses livres de mathématiques, et levait fréquemment les rideaux de la fenêtre pour voir si sa soeur ne revenait pas.

— Danny est très nerveuse depuis quelques jours, père. Je crois qu'elle doit manquer de distractions !

— ... De distractions ! Mais elle ne se plaît qu'à courir la campagne !... Elle en aura bientôt de la distraction avec son baccalauréat !

Cependant, en dépit de son ton cassant, on sentait que le châtelain était inquiet. Au début de l'après-midi, Germain n'y tint plus, et il enfourcha son propre cheval pour aller reconnaître les lieux où Danny aimait se promener et où elle aurait pu être victime d'un accident quelconque. Le jeune homme revint deux heures après sans avoir rien découvert, profondément tourmenté que sa soeur ne fût pas encore de retour.

Toute la journée s'écoula sans que Danny donnât signe de vie et le châtelain arpentait nerveusement les dalles du hall de la vieille demeure tandis que tante Berthe sur le perron scrutait anxieusement l'horizon... La nuit était presque tombée lorsque apparut au bout du chemin tortueux qui conduisait à la grande bâtisse un vieux berger du pays avançant péniblement en tenant dans ses bras le corps pantelant de la jeune fille.

Très pâle, sa tante avait poussé un cri et s'était élancée vers le paysan.

— Qu'a-t-elle, mon Dieu ? Que lui est-il arrivé ?

L'homme qui peinait sous son fardeau ne daigna pas répondre, et ne s'expliqua que lorsqu'il eut déposé le corps de Danny sur un canapé du salon. Le châtelain l'interrogea vivement :

— J'avais vu not'mademoiselle traverser au grand galop la futaie où j'étais avec mes bêtes, et j'avais tout de suite pensé qu'elle risquait de se rompre les os si l'animal n'était pas habitué au terrain rocailleux qui s'étend par là... Ça n'a point manqué : ils ont fait une chute terrible... Le cheval est resté là-haut, je pense qu'il doit avoir quelque chose de cassé... J'ai ramené la demoiselle !... C'est tout.

Le vieux se proposa pour aller chercher le

médecin au bourg, et le châtelain acquiesça après l'avoir remercié de son dévouement.

— Je n'oublierai pas votre geste... mais de grâce, faites vite pour alerter le docteur !

* * *

M. de Rouvières semblait absolument désemparé. Agenouillé au chevet de sa fille, il restait muet, sans un geste, incapable de réaliser pleinement ses responsabilités ; sa belle-soeur avait tout de suite dégagé la chevelure de la blessée, découvrant une légère plaie à la tempe d'où coulait un mince filet de sang. Sous l'effet d'un pansement humide, Danny ouvrit doucement les yeux, regardant autour d'elle avec étonnement. Son regard fixa un moment son père, puis très lentement ses paupières retombèrent ; elle balbutiait des mots sans suite, dévorée par un délire subit.

Le médecin arrivé peu après diagnostiqua une très forte commotion. La blessure était bénigne en elle-même.

La convalescence de la jeune fille fut rapide, et peu à peu chacun reprit ses habitudes dans le vieux château. Le maître du logis se remit à ses recherches scientifiques ; tante Berthe reprit ses occupations, et Germain revêtit bientôt l'uniforme de saint-cyrien.

La santé de Danny avait été assez fortement ébranlée par cette chute de cheval, et lorsqu'on lui annonça qu'on avait dû abattre sa pauvre monture blessée, elle éprouva un tel chagrin que l'on craignit de nouveau pour sa santé.

Cependant, la jeune châtelaine avait repris ses promenades solitaires au milieu des bois et des prairies sans fin du Bocage vendéen, gardant souvent lors de ses entrevues avec ses parents un mutisme incompréhensible.

Jamais plus on n'avait parlé de la remettre en pension, et la grande tourmente qui devait souffler durant cinq ans sur le monde se déclencha soudain. Germain avait gagné ses galons de lieutenant en Lorraine, puis, la débâcle venue, sa famille apprit qu'il s'était rallié aux Forces Françaises Libres. Son père avait alors entrepris la réalisation d'un réseau de renseignements, mais pas un soir de décembre, la Gestapo mettait fin à son activité. Il ne devait plus jamais revoir les vêtustes pierres de son domaine... Dans l'immense et glaciale demeure, Danny reste seule avec tante Berthe, maintenant toute recroquevillée sur elle-même par les ans.

Richard Rust et Diane Cannon dans une scène de leur dernier film de Warner Bros.

Vinrent les heures joyeuses de la Libération et de la victoire. Germain reparut au château, vêtu de son sémilant uniforme de capitaine, la poitrine constellée de décorations. Il avait retrouvé sa petite soeur avec un enthousiasme merveilleux ; seul le lourd calvaire de leur père assombrissait leur bonheur.

Tante Berthe souriait à la juvénile tendresse réciproque du frère et de la soeur ; durant la permission du jeune officier, ce ne fut que promenades équestres et parties échevelées à travers la campagne. Danny conduisait son frère dans tous les recoins du domaine patriarcal, fière de lui montrer ses capacités de régisseur, fière aussi de côtoyer ce héros. Ses magnifiques cheveux, rejetés en arrière, croulaient en boucles soyeuses que n'avaient jamais caressées les mains profanes de la coiffeuse, encadrant ce visage hâlé par le soleil, aux traits accusés, presque masculins, qui avaient fait le désespoir de la petite fille. Toujours vêtue d'une culotte de cheval doublée de cuir, bottée, sanglée dans une veste de velours décolorée par la pluie. Danny semblait vivre pleinement, abondamment.

Elle avait retrouvé son rire frais, et elle bavardait de nouveau le soir après le repas, écoutait les récits de son frère, racontant volontiers les anecdotes sur l'occupation du pays. Tante Berthe comprenait maintenant qu'il manquait un compagnon à sa nièce, et que sa présence de femme âgée ne pouvait compenser cette solitude où vivait depuis des années la jeune fille. Bientôt, son frère reparti, elle retomberait sans doute dans sa mélancolie, son mutisme étrange qui succédait à d'exhubérants accès de tendresse pour sa tante ! Personne ne venait jamais plus au château. Le curé était venu plusieurs fois après l'arrestation de M. de Rouvières, mais Danny toujours absente n'avait pu le recevoir... Il n'avait plus reparu. La route du vieux castel, au sommet de laquelle les deux tours moyenâgeuses dressaient leurs créneaux vers le ciel, semblaient avoir été désertées par les humains ; seuls les sabots de la monture de Danny en frappaient chaque jour les cailloux et froissaient les broussailles !

III

Quelques jours avant de rejoindre son unité, Germain, qui avait mûri son projet, tenta d'évoquer le mariage possible que pouvait contracter sa soeur dans un avenir peut-être prochain.

Ils étaient assis dans la bibliothèque, fumant tous deux en attendant que Berthe vînt les chercher pour le repas. Danny regarda son frère avec ses grands yeux pleins de reproches, comme si l'idée seule du mariage lui apparût saugrenue.

— Voyons, Germain, crois-tu vraiment que je sois faite pour l'amour ?

Elle avait tapé du bout de sa cravache, qui ne l'abandonnait jamais, sur ses bottes et secoué ses boucles blondes comme un jeune animal.

— Je suis laide, Germain, et qui voudrait de moi ?...

Le jeune capitaine tenta vainement de protester. Il admirait au contraire secrètement et sincèrement l'allure de sa soeur. Cette taille élancée, cette démarche partiale que possèdent peu de femmes, et qui permettait à sa soeur de porter avec une rare élégance cette tenue d'amazone ; sa poitrine, petite et ferme, que nul artifice ne venait déformer, toujours moulée par un chandail ou une petite chemisette de ton vif ; il regarda ce visage énergique, ces taches de rousseur presque effacées par le hâle du soleil, et il sourit. « Elle se trouve laide parce qu'elle ne ressemble pas à toutes ces petites pimbêches capricieuses au visage fardé et à la démarche de simili-princesse... songea-t-il, et pourtant si j'avais à choisir une compagne, je la désirerais telle qu'est Danny ! ».

— Je serais bien incapable de porter une toilette de bal, et personne ne vient ici... D'ailleurs, en attendant que tu reprennes ta place, j'ai bien d'autres chats à fouetter qu'à parler d'amour avec un quelconque godelureau !... Je vois bien que je finirai mes jours vieille fille !

Germain sourit. Peut-être l'image d'un de ses camarades, aux côtés de sa chère soeur, prenait-elle forme dans son esprit ? Il ne dit rien de cela cependant, et se penchant un peu en avant, il prit les mains de Danny :

— Je te jure que si tu n'étais pas ma soeur, tu serais ma femme ! dit-il.

Danny eut cette sensation, inconnue d'elle, de rougir violemment. La vieille tante vint heureusement mettre fin à son trouble en annonçant le repas :

— Allons, les enfants, à table !

IV

Germain avait quitté depuis déjà un mois le domaine ancestral où il était venu écouler ses quelques jours de permission.

Danny avait repris ses chevauchées sans fin, allant visiter ses fermiers, parcourant les forêts à la poursuite du gibier et surveillant elle-même ses chasses. Il semblait cependant que le court séjour de son frère au château lui avait fait retrouver son équilibre moral et sa bonne humeur de jadis ; c'est en chantonnant qu'elle revenait maintenant le soir au logis et s'asseyait à la grande table de la salle, en face de sa tante qu'elle entretenaient gaiement des menus incidents de sa journée, tandis que leur unique domestique, Marie-Louise, les servait.

La nouvelle inattendue du départ de son frère vers l'Extrême-Orient avec les troupes du Corps expéditionnaire, qui devait lui parvenir quelque temps après, assombrit son caractère et sa vieille tante la revit rester songeuse et mélancolique des heures entières...

Deux longs mois s'écoulèrent, et un beau matin, alors qu'elle s'apprêtait à partir comme à l'habitude pour sa tournée quotidienne dans les environs, le facteur l'interpella en lui remettant une lettre.

— Voici des nouvelles, de M'sieur Germain !

L'enveloppe était effectivement timbrée d'Indochine. La jeune fille laissa tomber sur le brave homme son regard froid, ne voulant pas montrer cette envie, pourtant dévorante, qu'elle avait de décacheter et de lire la missive. Le facteur s'éloigna avec un léger haussement d'épaules : « Ce n'est pas une femme », murmura-t-il pour lui-même, « c'est un dragon !... ».

Mario Schell vient de terminer "Cimarron" et tournera bientôt "Unharmed Paradise".

A tous moments, mais plus encore peut-être devant les étrangers Danny cherchait à lutter contre elle-même ; ses moindres impulsions étaient contrôlées par un amour-propre qu'elle s'était entièrement forgé. Son caractère, naturellement insouciant et gai, était dompté par sa volonté de faire front à toutes choses et à tous propos ; elle aurait voulu — elle le désirait peut-être ardemment encore — être une jeune fille comme les autres, de celles qui n'approfondissent pas les gens et les sentiments, une jeune fille comme celles qui se laissent volontiers conter fleurette et qui vivent avec leurs petits secrets d'amoureuse, leurs rendez-vous mystérieux, leurs billets doux laconiques, mais si précieux !

Elle aurait voulu de ces baisers, de ces caresses qui troublent délicieusement le corps, mais elle aurait voulu aussi rêver...

Se persécutant elle-même, se convainquant de sa laideur, cherchant à se blesser au plus profond de son coeur par cette pensée toujours présente : « Je suis une fille laide, sans charme ni beauté... je suis laide ! ». Danny était arrivée à éviter le contact de ses semblables et à se donner involontairement un aspect rebutant qui éloignait toute sympathie. Un autre tempérament que le sien l'aurait cloîtrée dans une chambre de malade où l'aurait menée au couvent, mais le feu de ses veines, de son jeune sang impétueux ne trouvait qu'en ces chevauchées continuelles le dérivatif nécessaire à l'obsession presque démoniaque qui hantait son esprit. N'allait-elle pas jusqu'à éviter de se regarder dans un miroir et à pâlir de jalousie devant les visages sophistiqués des vamps d'Hollywood et autres prétendus paradis du sex-appeal illustrant les magazines à la mode ?...

Il y avait longtemps que son coeur avait reçu la semence empoisonnée versée par les deux sottes filles du notaire, et pourtant elle en conservait encore l'empreinte comme gravée au fer rouge dans tout son être. Une sorte de haine mal définie l'entraînait à détester une société qu'elle cherchait à éviter avec une ténacité qui tournait à l'idée fixe. Seuls les vieux solitaires des bois, les paysans, les rustres dont les sentiments s'apparentaient à l'instinct, avaient son estime. Les bêtes des landes, les animaux des fermes, ses chevaux, son chien trouvaient en elle une amie ; elle surveillait farouchement ses terres où d'imprudents chasseurs pouvaient s'aventurer, et si depuis quelques années on avait pris l'habitude de considérer au village la demoiselle du château comme une personne « un peu dérangée », l'opinion publique s'émut presque lorsqu'un jeune gars du pays revint un jour de la chasse avec une large balafre au travers du visage... Danny l'avait frappé de sa cravache, alors qu'elle venait de le surprendre le fusil encore fumant, après avoir tué un superbe lièvre sur ses terres.

Elle était bien loin, reléguée dans les souvenirs, la petite fille qui jouait, avec son frère et les gamins du bourg, à marauder des fruits ou à dénicher les repaires de lapereaux !

Bien sûr, tante Berthe n'ignorait pas l'état d'esprit de sa nièce, mais son inquiétude, qui prenait chaque jour plus de poids, ne l'avait pas encore conduite à tenter ouvertement de transformer le caractère de Danny. Souvent elle avait songé à un mariage possible, mais la jeune fille refusait systématiquement de recevoir qui que ce fût, ou d'aller même chez des anciens amis de son père qui l'avaient aimablement invitée. Le Destin, ce grand maître de la vie, se chargerait-il d'ouvrir une voie nouvelle à cette jeune existence ?...

* * *

Dès que le facteur eut disparu au tournant du chemin, Danny ouvrit fiévreusement l'enveloppe qu'il venait de lui remettre. Son visage s'éclaircit, puis se renfrogna subitement, et c'est avec un geste de mauvaise humeur qu'elle replia le papier et l'enfouit brutalement dans sa poche...

. . . . . .

Attablée devant sa tante, Danny tendit la lettre.

— C'est de Germain, dit-elle seulement.

La vieille femme prit ses lunettes et avec un bon sourire attendri entreprit la lecture de la lettre de son neveu. Lorsqu'elle l'eut achevée, elle regarda la jeune fille avec attention.

— Alors ? demanda celle-ci sans lever les yeux de son assiette.

— Je pense que nous devons accepter... Ton frère a l'air d'y tenir !

Un long silence succéda aux paroles de tante Berthe. Danny continuait à manger ; et brusquement, sans qu'on ait pu prévoir son geste, elle plaqua avec violence son couteau sur la table et grommela entre ses dents en se levant :

— C'est bien !... Tu n'auras qu'à lui écrire qu'il vienne.

Germain avait demandé dans la lettre dont Danny prit tant d'ombrage qu'elle veuille bien héberger quelque temps, quelques mois peut-être, en attendant son propre retour, un de ses camarades de combat, le lieutenant Bertrand, qui avait perdu toute sa famille durant la guerre et, grièvement blessé dans une embuscade, serait très prochainement rapatrié. Une longue convalescence devait être respectée par le grand blessé, et Germain lui avait immédiatement offert l'hospitalité du château avec, peut-être, la secrète idée de voir un jour ce brave garçon devenir son beau-frère...

Plusieurs semaines s'écoulèrent après que tante Berthe eut répondu à la lettre de son neveu. Enfin, un télégramme annonça l'arrivée imminente du jeune officier.

V

« C'est tout à l'heure que M. Bertrand arrive par l'autocar de Niort, dit un matin la vieille tante à Danny, sans préciser cependant toute sa pensée.

— Eh bien, c'est parfait, rétorqua la jeune fille, tu le recevras parce que je serai certainement absente toute la journée...

Elle pirouetta sur ses talons, et fouettant ses bottes de petits coups de cravache, disparut vers les communs du château.

Tante Berthe resta un long moment rêveuse, puis elle alla décrocher sa longue cape noire, et

de son pas trottinant descendit, en s'aidant de sa canne, le chemin rocailleux conduisant au bourg.

* * *

Le sous-lieutenant Jacques Bertrand était un grand gaillard à la chevelure d'un noir de jais dont les graves blessures n'avaient pas modifié la carrure athlétique. Il conservait, en dépit d'une pâleur accentuée et d'une légère claudication, une allure sportive magnifique. Lorsqu'il descendit du car, il regarda autour de lui et ses yeux s'arrêtèrent, un peu étonnés, sur la silhouette solitaire de tante Berthe. Il s'avança rapidement vers elle avec sa valise, une gabardine beige sur le bras.

— Madame... Tante Berthe, sans doute ? finit-il par s'exclamer, ne sachant comment aborder la brave femme.

Aussitôt, il s'excusa :

— Pardonnez-moi de vous avoir appelée ainsi, mais Germain m'a si souvent parlé de vous... et en vous décrivant si bien que je vous ai tout de suite reconnue !

Tante Berthe, avec son bon sourire, regarda le grand garçon bien bâti, aux yeux encore cernés et aux traits tirés par la souffrance qu'il avait endurée.

— Soyez le bienvenu chez nous, monsieur Bertrand ; les amis de Germain sont au château comme chez eux.

Elle voulut prendre la valise, mais le jeune homme s'y opposa, ajoutant en souriant :

— Je sais même, voyez-vous, que le château n'est pas loin du bourg. Cinq minutes à peine à pied, n'est-ce pas ? ...

Ils avancèrent un instant en silence. Bertrand le rompit, mais s'arrêta net :

— Dites-moi, comment...

Il hésitait visiblement à poursuivre sa phrase.

— Comment va Danielle ? acheva la vieille tante.

— Vous avez deviné ! fit le lieutenant en rougissant violemment. Germain évoquait sa « petite soeur » si fréquemment...

— Elle va très bien, mais n'a pu venir vous chercher comme elle l'aurait désiré, elle a beaucoup d'occupations.

— Ah ! fit son interlocuteur, d'un air un peu interrogatif, sans vouloir cependant poser de question.

Tante Berthe hocha la tête sans répondre. Ils arrivaient en vue du château, et Jacques Bertrand s'arrêta un instant, admirant la sobre architecture

Joby Baker, un ancien montréalais, et Jack Lemmon causent entre les scènes de "The Wackiest Ship in the Army" avec Patricia Driscoll.

de la demeure dont les murs, à demi rongés par un sombre manteau de lierre, semblaient avoir conservé l'empreinte des siècles passés. On pouvait imaginer une noble châtelaine apparaissant à la grande fenêtre centrale pour accueillir quelque séduisant troubadour, tandis que les archers s'activaient autour de leurs montures. Hélas ! les fenêtres restaient closes, et seul Sultan, le chien de Danny, accueillit le visiteur par ses cabrioles de bienvenue. Le vaste hall était désert et les pas des chaussures ferrées de Bertrand résonnaient longuement sous les voûtes séculaires. Tante Berthe s'inquiéta presque humblement :

— N'allez-vous pas vous ennuyer ici ?

— Je crains surtout de vous importuner par ma présence, et si votre invitation n'avait été si chaleureuse... si Germain ne m'avait fait promettre de venir... je ne sais pas si j'aurais osé !

Ils gravirent en silence l'escalier et tante Berthe ouvrit enfin la porte de la chambre réservée au jeune homme.

— Vous serez ici chez vous, dit-elle. Et, bien entendu, si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas à sonner ; Marie-Louise, notre domestique, se chargera de vous l'apporter.

La vieille dame se retira, laissant son invité faire connaissance avec sa chambre. Jacques alla immédiatement à la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande. Le paysage était magnifique : il découvrait toute la vallée au fond de laquelle courait une petite rivière ombragée de peupliers ruisselants de lumière ; tout au loin, les hautes cimes d'une forêt s'estompaient dans la brume ; plus à gauche, le squelette d'un antique moulin à vent surgissait au sommet d'une colline, vestige des âges passés ; baissant les yeux, il reconnut le petit village, où l'avait amené le car de Niort tout à l'heure, ainsi que le chemin aride, et en vérité peu praticable, qu'il avait dû emprunter pour arriver au château.

Se retournant, il contempla le décor de sa nouvelle résidence. Evidemment, cela le changeait des campements sommaires de la jungle indochinoise, mais ces vieux meubles cossus, ces lourdes tentures sombres encadrant un grand crucifix blanc au-dessus du lit, cette gigantesque armoire, et cette cheminée aux chenets artistiquement travaillés lui rappelaient la demeure de ses parents. Désormais, il n'en restait plus que des ruines amoncelées sur les cendres de ceux qu'il avait aimés. La guerre était passée par là ! Il chassa de son esprit les sombres images qu'avait évoquées ce sobre ameublement, tout à la fois rustique et aristocratique, et ses yeux heurtèrent, sur une petite commode, un vieux cadre poussiéreux. Deux jeunes enfants, un garçon et une fille, se donnaient la main, souriant à l'opérateur. Il reconnut immédiatement son vieux camarade Germain, alors qu'il portait encore des culottes courtes, et il imagina tout de suite que la fillette n'était autre que Danielle. La ressemblance des deux enfants était d'ailleurs très curieuse, et les cheveux seuls semblaient permettre de faire une différence entre les deux visages.

Jacques s'avança vers la lumière, tenant toujours le cadre, dont il essuya le verre avec la paume de sa main, et longtemps il resta à contempler la vieille photographie jaunie. Son regard fixait les traits de la petite fille !

* * *

En dépit de l'heure tardive, Danny n'était pas encore rentrée et tante Berthe commençait visiblement à s'inquiéter. Dès que l'horloge de la bibliothèque sonna huit heures, elle se leva, abandonnant sa lecture. Elle ordonna à la domestique d'aller prévenir le jeune lieutenant que le dîner était prêt et alla s'installer, le front soucieux, à la grande table où figuraient trois couverts.

Lorsque Bertrand entra, elle capta le regard qu'il jeta autour de lui. Il était, à juste titre, un peu étonné de ne pas voir la jeune maîtresse de maison ; il ne dit rien cependant, se contentant de quelques banales remarques sur la beauté du paysage qu'il découvrait de sa fenêtre.

Tante Berthe attaqua la première.

— Je suis absolument confuse que ma nièce ne soit pas encore là ! Il me semble qu'elle aurait pu...

Mais elle n'acheva pas sa phrase, le galop d'un cheval se faisait entendre au-dehors. Presque aussitôt, la lourde porte du château claquait brutalement.

La voix de Danny résonna dans le hall, s'adressant à Marie-Louise, puis la jeune fille apparut dans l'encadrement de la porte, après un instant de silence. Elle s'était débarrassée de sa veste de velours et n'était plus vêtue que d'un tricot épais montant jusque sous le menton et lui moulant étroitement le buste ; un foulard était noué autour de son cou ; naturellement, elle avait sa culotte de cheval et ses bottes. Bertrand s'était levé. Tante Berthe présenta les deux jeunes gens. Danny n'eut pas un sourire de bienvenue, elle tendit seulement la main, serra sans chaleur celle de son invité et s'assit en marmonnant entre ses dents :

— Enchantée de faire votre connaissance.

Mais le ton de cette phrase de sympathie était tel qu'instinctivement le jeune homme jeta un coup d'oeil à tante Berthe. « Elle n'a pas l'air contente de me voir là ! » semblait-il dire, et la façon dont il l'examina à la dérobée, durant le repas prouva assez que son attitude résolument hostile le déroutait. En effet, Danny semblait totalement se désintéresser de la conversation, et les silences prolongés semblaient la ravir, alors qu'ils oppressaient sa tante qui cherchait à les meubler, ne fût-ce qu'avec des banalités ; puis, n'y tenant plus, elle l'interrogea :

— Tu ne sembles pas très bien, ce soir ?

— Je vais aussi parfaitement bien que possible, répliqua-t-elle, continuant à caresser la tête de Sultan posée sur ses genoux.

Elle n'avait même pas demandé par politesse, au lieutenant, s'il avait fait bon voyage, ni si ses blessures le faisaient souffrir. Cependant, tante Berthe, visiblement agacée de l'allure volontairement détachée de sa nièce, l'interpella soudain :

— Tu ne demandes pas au lieutenant des nouvelles de ton frère ?

La jeune fille sursauta. C'est vrai, ce garçon avait vu récemment Germain, il lui avait parlé, il avait combattu, avait vécu à ses côtés, il pou-

vait lui parler de son frère chéri avec des détails tout frais. Elle ouvrit la bouche, se tourna vers Bertrand comme pour poser une question, puis, tout à coup, son visage blêmit, elle contracta ses doigts sur la bonne tête de Sultan, et avec un regard de défi vers sa tante, elle lança :

— Ça ne m'intéresse pas... j'ai d'autres soucis en tête !

S'il fut quelqu'un d'absolument dérouté, ce fut bien le jeune lieutenant. Ainsi cette jeune fille qui ne faisait aucun effort pour être seulement polie, qui n'affectait même pas l'intérêt le plus élémentaire que l'on doit à un invité, était la « petite soeur » de Germain ! Cette soeur dont il avait tant entendu chanter les louanges ! En vérité, lorsqu'il l'avait vue entrer, il n'avait pas été étonné de sa silhouette de « garçon manqué », qui n'était d'ailleurs pas pour lui déplaire. Les traits énergiques de Danny, ses cheveux rejetés en arrière en boucles naturelles, sa démarche assurée réservée, sinon hostile, lui laissait une pénible impression d'incertitude dans le jugement.

Danny continuait à affecter la plus totale indifférence à la conversation de ses deux convives. Enfin, elle se leva, jetant sa serviette près de son couvert ; elle dit un « bonsoir » sec, comme si l'obligation morale où elle était de saluer cet intrus l'agaçait.

La jeune fille disparue, tante Berthe se leva également.

— Vous allez m'attendre quelques instants ici, dit-elle au lieutenant ; Danny ne doit pas être dans son état normal, je vais voir un peu ce qu'elle a !

Bertrand resta seul avec ses pensées...

* * *

Tante Berthe ne frappa pas à la porte de la chambre de sa nièce ; elle entra tout de suite et l'aperçut allongée tout habillée sur le lit.

Lorsque Danny la vit entrer, elle eut un geste de surprise et se redressa un peu. D'un ton las, elle demanda :

— Que me veux-tu, tante ?

— Te parler, fit doucement celle-ci en venant s'asseoir sur le lit.

Elle lui prit la main et la regarda longuement. Que se passait-il derrière ce front têtu ? Quelles pensées animaient cette cervelle insondable ? Quelles résolutions avait-elle prises à l'égard du jeune camarade de son frère ?

La jolie Ana St. Clair reçoit les avis de son mari, le directeur Hall Bartlett, pour une scène de "All the Young Men", un film Columbia.

— Je veux te parler, reprit tante Berthe, comme l'aurait fait ta mère.

Danny rejeta sa tête sur l'oreiller.

— Je voudrais qu'on me laisse en paix... Je voudrais être seule, toute seule ! ! !

Et avant que sa tante ait pu reprendre la parole, elle se mit brusquement sur son séant, s'exprimant avec véhémence :

— Je sais fort bien que tu vas me parler de ce Bertrand, que tu vas me demander pourquoi il semble m'importuner ! Mais ne vois-tu pas que ce garçon qui est beau, ne peut avoir pour moi qu'une mince pitié ? Je n'ai rien de ces poules de luxe aux ongles laqués, je n'ai ni rouge à lèvres, ni fard, ni bijoux, ni robes élégantes, et pourtant je sens bien à sa manière de me regarder, à la façon dont il s'est levé cérémonieusement à mon arrivée, qu'il est prêt à me faire la cour... Mais oui, avec la sotte manie des hommes prétentieux, il ne pense qu'au flirt. D'abord, n'est-ce pas une obligation ? Par politesse, et puis pour passer le temps aussi. Il cherchera le moyen de me faire des compliments, de me dire que je suis belle, sans doute ? Que je lui plais, que j'ai du charme ?... Et bien entendu il n'en pensera pas un mot, et un beau jour, il disparaîtra.

Ces paroles pleines d'amertume l'avaient libérée de toute sa rancoeur incompréhensible et elle se mit brusquement à pleurer.

Tante Berthe appuya le visage douloureux sur son épaule.

— Voyons, ma petite Danny, qui te prouve que ce jeune homme cherche à te faire la cour ?

L'allusion était dangereuse, Danny, à travers ses sanglots, éclata :

— Je suis trop laide, bien sûr.

La colère commençait à gagner la vieille dame, et cette obstination à se croire affreuse, à vouloir cette laideur par une négligence continuelle, lui paraissait si absurde qu'elle aurait giflé Danny si elle ne s'était retenue.

— Tu n'es qu'une petite sotte ! Tu rages lorsque je te dis que ce jeune homme n'a pas forcément envie de te faire la cour, et tu es furieuse lorsque tu imagines qu'il pourrait flirter avec toi... Tu es ridicule !

— Si tu crois que je n'ai pas compris le dessein de Germain en offrant l'hospitalité ici à cet... à ce...

— Eh bien, même si c'était vrai ; si Germain, qui a pu juger ce garçon durant les longues heures où il endura avec lui les pires souffrances de la guerre, envisageait une union possible entre vous, qu'y aurait-il de répréhensible à cette pensée ?... J'espère que tu n'en es pas à reculer devant son nom. Il n'a pas de particule...

Danny haussa les épaules à cette supposition, mais elle garda son silence farouche, le regard perdu dans le vague.

Sans ajouter une parole, tante Berthe sortit de la chambre, abandonnant Danny à elle-même. Elle s'arrêta sur le seuil, comme s'attendant à être rappelée par sa nièce, puis devant son silence obstiné, elle referma la porte.

En bas dans la salle, elle retrouva le jeune sous-lieutenant marchant de long en large. Il semblait soucieux, et il interrogea sans détour son hôtesse sur l'état de la jeune fille. Ils s'assirent tous deux et tante Berthe parla longuement avec toute la sagesse d'une vieille dame pleine d'expérience et de bon sens.

VI

La conversation qu'avait eue Danny avec sa tante semblait tout de même avoir eu une heureuse influence sur l'attitude de la jeune fille à l'égard du lieutenant.

Depuis cette soirée, elle n'avait manqué aucun repas. Bien sûr, elle ne voulait pas avoir l'air de céder, et elle bavardait peu, s'efforçant quelquefois, trop visiblement, de s'abstenir d'une appréciation alors que sa tante discutait philosophie ou art avec l'ancien officier. Elle n'en continuait pas moins ses randonnées équestres, partant de bonne heure le matin et ne revenant que le soir, après une courte apparition vers midi.

* * *

Jacques Bertrand analysait, sans en avoir l'air, l'étrange caractère de Danny, et les sentiments complexes qui animaient cette jeune fille capricieuse ; chaque matin à l'aube, il se levait et la regardait de sa fenêtre. Il pouvait la voir gagner les écuries et surveiller le harnachement de sa monture par le fils du jardinier. D'une main sûre, elle vérifiait une sangle et sautait lestement en selle, puis au petit trot gagnait la campagne où, bientôt, sa silhouette disparaissait dans les chemins creux.

Un jour, alors qu'elle passait sous sa fenêtre, fièrement campée sur sa monture, Danny leva les yeux. Elle aperçut Bertrand qui la regardait. Il sourit aimablement en faisant un petit signe de la main. Danny fronça instinctivement les sourcils, semblant se hérisser toute, comme une chatte coléreuse ; elle enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval et partit sans se retourner.

Songeur, Bertrand arpenta sa chambre jusqu'au moment où il stoppa devant le petit cadre déniché le jour de son arrivée.

* * *

Lorsque Danny arriva, à midi, elle semblait plus nerveuse que d'habitude. Le malheureux Sultan se vit rabrouer, et lorsqu'elle entra dans la salle, allant embrasser sa tante, elle fit semblant de ne pas apercevoir Bertrand feuilletant une revue dans un fauteuil profond. Le jeune homme se leva et vint vers elle.

Je me permets de vous féliciter pour la façon brillante dont vous pratiquez l'équitation, lui dit-il.

Danny sentit son coeur se contracter, puis bondir comme libéré, en battant une sarabande effrénée. Le compliment la flattait agréablement et elle se tourna vers le jeune homme, ébauchant un sourire... mais, comme un éclair, son esprit reprit le pas sur son impulsion. Voilà ! il y arrivait enfin, ce grand dadais, aux galanteries, aux fadeurs ! Comme s'il y connaissait quelque chose aux chevaux et à la manière de « monter », de se tenir en selle ! Lui qui passait ses journées plongé dans une chaise longue sur la terrasse.

Son ébauche de sourire se transforma en rictus amer.

— Je sais que vous m'espionnez le matin, monsieur ; toutefois, croyez bien que vos félicitations ne me touchent absolument pas !

Le ton était cassant, Jacques qui paraissait avoir adopté une certaine tactique eut un sourire quelque peu arrogant.

— Certes, poursuivit-il, sans avoir voulu remarquer la réflexion de la châtelaine, « l'assiette » est bonne, mais vous tenez vos guides trop raides, les pieds sont un peu trop enfoncés dans les étriers, et il n'y a pas assez de souplesse pour le galop ! ...

Sans plus s'occuper de Danny, il lui tourna le dos, le plus impoliment qu'il put. Mais la jeune fille, devenue blême de rage, le rattrapa en trois enjambées, elle le prit par le bras et, se plaçant devant lui, au comble de la fureur :

— Et de quel droit vous permettez-vous de critiquer la façon dont je pratique l'équitation ? ...

Elle prononça ce dernier mot précédemment employé, par son interlocuteur sur un ton dédaigneux. Lui, eut un sourire un peu condescendant.

— En ma qualité d'ancien instructeur de l'Ecole de cavalerie de Saumur ! ... Vous auriez besoin de quelques leçons !

Danny resta clouée sur place, de stupeur ; elle ne trouva rien à rétorquer, laissant partir le jeune lieutenant qui gagna la terrasse où il alluma une cigarette.

Tante Berthe n'avait rien dit jusqu'à présent, se contentant d'examiner curieusement les deux jeunes gens avec un mystérieux sourire ; elle se tourna vers sa nièce :

— Avoue que la qualité de notre invité peut l'autoriser à te donner quelques conseils, et ses félicitations premières ne peuvent que flatter ...

— Tu le savais, toi, qu'il était autrefois officier de cavalerie ? demanda Danny après un moment de silence.

— Oui ... et tu l'aurais appris aussi si tu bavardais un peu plus souvent avec lui. Il lui est même arrivé de me demander l'autorisation d'emprunter une de tes montures ...

— Il a pris un de mes chevaux sans mon autorisation ! s'exclama la jeune fille.

— La mienne suffisait, il me semble, fit aigrement tante Berthe, et quant à la bête, elle n'avait rien à craindre avec un pareil cavalier. D'ailleurs, ses blessures lui interdisent un exercice prolongé ... mais si tu le voyais sur son cheval, il est magnifique ! ajouta-t-elle malicieusement.

Revenant à une autre idée, Danny après avoir fait quelques pas dans la pièce, revint se planter devant sa tante.

— Sont-elles graves, ses blessures ?

— Elles furent très graves, et il échappa de justesse à la mort ; maintenant elles sont presque cicatrisées, mais le moindre excès pourrait être dangereux pour lui. Tu t'intéresses donc brusquement à lui ?

Danny ne répondit pas, regardant machinalement à travers la fenêtre la haute stature de Bertrand qui se découpait sur l'horizon.

Le lendemain matin, le jeune homme s'était

Ne manquez pas de lire

Le Samedi

Vous y trouverez des pages sensationnelles sur le cinéma ainsi que sur vos vedettes préférées.
Vous y lirez aussi un merveilleux roman d'amour complet, des conseils pratiques, des recettes de cuisine, etc.

En plus, vous prendrez plaisir à participer à notre page intitulée "ORIGINALITES". Vos photos vous feront gagner des dollars.

Ne tardez plus, faites-nous parvenir votre coupon d'abonnement dès aujourd'hui.

remis à sa fenêtre avec un sourire amusé. Il attendait le passage matinal de sa blonde hôtesse, comme à l'accoutumée. Celle-ci apparut, se dirigeant vers l'écurie ; elle ne leva pas la tête et s'occupa de sa monture comme si elle ignorait la présence de Bertrand. Il remarqua seulement qu'elle s'était coiffée très soigneusement et qu'elle avait revêtu une élégante veste claire...

Tante Berthe s'était aperçue, elle aussi, de cette coquetterie inattendue de sa nièce. Ses yeux eurent un éclair de malice, mais rien ne transpira de ses pensées ; toutefois, quelques jours après, lorsqu'elle aperçut Danny plongée dans la lecture d'un journal de mode qu'elle avait acheté, elle ne put retenir une exclamation de surprise :

— Que fais-tu là ?...

La jeune fille sembla profondément vexée d'avoir été surprise dans cette lecture, qu'elle qualifiait autrefois de frivole, et c'est en répondant un peu sèchement qu'elle se retira dans sa chambre :

— Tu le vois bien, je lisais.

Elle n'alla pas cet après-midi-là, se livrer à sa promenade favorite, et lorsqu'elle descendit le soir dans la salle commune, elle avait revêtu une seyante robe légère. Un peu rougissante, comme une petite fille timide, et malgré son air faussement assuré, elle était terriblement mal à l'aise. Elle entra sans bruit dans la vaste pièce et ni sa tante ni Bertrand ne l'entendirent. Ils étaient confortablement installés devant la porte-fenêtre largement ouverte sur la terrasse et bavardaient, goûtant la fraîcheur de la nuit tombante.

Danny s'approcha à pas de loup et écouta. Le jeune homme racontait ses souvenirs de guerre et une note de regret perçut dans sa voix. Il évoquait les combats auxquels il avait participé aux côtés de Germain, il parlait de la vie harassante dans la jungle, des traquenards des indigènes et de la nature.

Sans cesse le nom de Germain revenait dans les épisodes héroïques de la vie des combattants d'Extrême-Orient, et la nostalgie de l'aventure qui se faisait jour à travers les propos de Bertrand trouvait son écho dans le coeur de Danny. La jeune fille remarqua cependant que le blessé ne parlait jamais de lui, ni des circonstances qui amenèrent ses blessures ; l'idée saugrenue qu'il n'avait pas été blessé au combat traversa son esprit. D'ailleurs, n'avait-elle pas remarqué qu'il n'arborait aucun ruban au revers de sa veste !

Personne ne s'était encore aperçu de la présence de la jeune fille, aussi décida-t-elle d'entrer brusquement dans la conversation et de marquer un point dans la joute qu'elle soutenait contre « l'invité de Germain », comme elle se plaisait à dire.

Bertrand et tante Berthe sursautèrent lorsque la voix de Danny vint littéralement éclabousser en pleine face le jeune officier :

— Et vous ? que faisiez-vous donc là-bas ? Vous ne parlez jamais de votre conduite. Est-ce que vous auriez été blessé en jouant aux billes, par hasard ?...

Bertrand s'était levé, blême. Il s'appuya au dossier de sa chaise. On eut un instant l'impression qu'il allait parler, dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Ce qui se passa fut si rapide que personne n'eut le temps de réaliser pleinement la scène. Bertrand avait fait un pas en avant, vers Danny, et l'avait giflée avec violence à deux reprises. Il sortit aussitôt sans avoir prononcé un seul mot.

Rouge jusqu'à la racine des cheveux, Danny resta interdite, clouée sur place par ce geste inattendu. C'était peut-être la seule gifle qu'elle avait reçue cette enfant gâtée, et il fallait qu'elle eût atteint ses vingt-quatre ans pour se voir infliger un pareil affront par un étranger ! Elle en tremblait de rage. Elle s'aperçut alors que sa tante, très calme, lui tendait une lettre. Elle reconnut l'écriture de Germain. Machinalement, à travers les larmes de colère qui lui montaient aux yeux, elle lut les quatre feuillets.

— Comprends-tu maintenant que tu méritais cette gifle ? fit doucement tante Berthe lorsqu'elle eut achevé sa lecture.

Danny ne répondit rien, elle venait d'apprendre que Bertrand était un authentique héros, décoré de la croix de guerre avec palmes et de la Légion d'honneur, et qu'il avait été touché en se jetant en avant dans une embuscade, aux côtés de Germain, qu'il avait en quelque sorte protégé de son corps !

— J'ai reçu cette lettre tout à l'heure, et c'est elle qui m'a amenée à demander à M. Bertrand des détails sur sa vie de soldat, précisa tante Berthe.

De grosses larmes coulèrent sur le papier, formant de petites flaques humides, diluant l'encre. Danny pleurait, mais cette fois de désespoir. Elle sanglota longtemps, debout, sans bouger, comme pétrifiée par son chagrin. Tante Berthe regardait cette grande fille secouée de hoquets douloureux, si différente dans sa petite robe toute simple de la fière cavalière habituelle !...

— Il ne reste plus qu'à présenter tes excuses, dit-elle enfin.

— Jamais !

Danny avait trouvé suffisamment d'énergie pour jeter ce mot avec rage.

— Jamais ! Jamais ! reprit-elle.

— Alors, tu n'es pas digne de ton nom, rétorqua sa tante, et avec une solennité qu'on était peu accoutumé de lui voir, elle ajouta : « Au nom de ton père qui est mort pour la France, au nom de ton frère qui combat pour son pays, et au nom de ta mère, je t'ordonne d'aller présenter tes excuses à ce jeune homme que tu viens d'injurier gravement ! »

Un frisson parcourut la jeune fille. Elle se prit le visage dans les mains ; il ne restait plus qu'une gamine sans volonté, souffrant du mal qu'elle se faisait autant que de celui qu'elle venait de faire. Enfin, elle osa lever les yeux vers sa tante dont le visage était si sévère, si tendu, qu'elle recula.

— Va, dit tante Berthe plus doucement.

Et Danny alla !

Timidement, elle frappa à l'huis de Jacques. On entendit de l'autre côté de la porte un bruit confus, et avant qu'on l'eût priée d'entrer, Danny ouvrit le battant. Ce qu'elle vit la stupéfia. Le jeune homme avait déjà empilé dans sa valise la plus grande partie de ses vêtements. Il se retourna et resta sans doute aussi interdit que sa jeune hôtesse devant son apparition. Elle ne cherchait point à dissimuler ses larmes qui coulaient le long de ses joues. Entre deux sanglots, elle murmura à voix à peine intelligible.

Ralph Bellamy dans une scène du film "Sunrise at Campobello".

— Je vous demande pardon... je ne savais pas !

Jacques s'était redressé. Il s'avança vers Danny, et lui mit les mains sur les épaules. Il la tenait ainsi devant lui, à bout de bras et la dominait de toute sa haute taille. Danny se sentit devenir petite, faible, misérable auprès de ce grand garçon, qui crispait ses doigts sur sa chair à travers l'étoffe légère de sa robe.

— Je vous pardonne bien volontiers, Danny, et... je vous demande pardon aussi !

Il l'avait appelée Danny, très simplement, en regardant son visage ruisselant de larmes, avec un petit sourire attendri. Le coeur de Danny battait très vite, elle jeta un regard sur la chambre en désordre, sur la valise.

— Vous ne partirez pas !...

— Pourquoi ? dit-il.

Et pour la première fois elle remarqua le timbre chaud de sa voix, le ton caressant avec lequel il lui posait cette question.

— Parce que je ne veux pas ! cria-t-elle.

Et prise de honte devant cet aveu, elle s'arracha de son étreinte et courut s'enfermer dans sa chambre...

VII

"Vous ne m'en offrez pas une ?

Danny, montée sur sa belle jument grise, faisait face à Jacques, assis sur le rebord de la terrasse, allumant consciencieusement une cigarette. Il prit une ou deux bouffées avant de répondre, les yeux malicieux :

— Non, petite fille, on ne fume pas à cheval !

— Nous ne sommes pas à Saumur, ici ! fit-elle boudeuse.

— Qu'à cela ne tienne, puisque vous avez pour professeur un ex-officier du cadre noir !

Depuis une semaine, les rapports entre la jeune châtelaine et le camarade de Germain étaient bien changés ! Les deux gifles de Bertrand avaient rompu en l'occurrence, la froideur qui présidait à leurs relations. Le lendemain de ce jour mémorable, Danny avait bien essayé de fuir son invité, mais celui-ci ne l'avait pas entendu de cette oreille. Il l'attendait devant l'écurie lorsqu'elle apparut de très bonne heure, bottée et prête à partir pour ses randonnées habituelles. Deux chevaux étaient sellés, prêts à être montés. Elle n'avait pas eu le temps de protester, il était déjà en selle.

— Mademoisellle, vous allez me faire visiter votre pays, dit-il de ce ton courtois, mais ferme, qu'elle se surprenait à découvrir brusquement en lui. Cependant, un sourire éclairait son visage.

— Il me semble que je vais vivre une journée magnifique, poursuivit-il, et il regardait Danny de haut en bas. Il n'est pas utile, n'est-ce pas, que je tienne votre étrier pour que vous enfourchiez votre monture... Je sais que vous êtes un « as » pour cela.

Danny lui sut infiniment gré de ce compliment qui la flattait dans ce qu'elle aimait le plus, et en dépit de l'envie dévorante qu'elle avait de fuir, elle sauta sur son cheval. Ils se trouvaient tous les deux botte à botte.

Elle regarda bien en face Jacques, et elle rougit brusquement comme lorsque son frère lui avait dit qu'il la trouvait pleine de charme. Le jeune homme la regardait aussi et il lui tendait une main franchement ouverte :

— Sans rancune ?

Elle n'hésita pas.

— Sans rancune !

— Alors, en route !

Et tout en trottant légèrement en retrait de sa compagne, Jacques songeait qu'il serait doux pour un homme d'apprivoiser cette petite sauvage et d'en faire une femme, une vraie femme !

Maintenant, ils allaient presque chaque jour faire une promenade équestre ensemble ; mais un matin Danny s'étonnait de ne pas voir Jacques botté et prêt à partir en campagne avec elle. Il était nonchalamment assis, en fumant, sur la balustrade qui bordait la terrasse.

Aujourd'hui, repos, dit-il. Je reste ici et vous...

— Un professeur qui ne veut même pas accompagner son élève de peur de se fatiguer... ce n'est pas un professeur ! avait innocemment rétorqué la jeune fille aux paroles de Jacques.

Celui-ci avait légèrement froncé les sourcils. Elle oubliait ses blessures qui le faisaient encore souffrir. Les jours précédents, où il avait couru une bonne partie de la journée, l'avaient fatigué. Cependant il ne répliqua rien, se contentant de regarder les spirales de fumée de sa cigarette. Puis, tout à coup, il se décida :

— Ecoutez, Danny, voulez-vous que nous allions nous promener un peu à pied ?...

— Hé ! voilà donc le professeur d'équitation épris de marche...

Sans vouloir relever l'ironie, les traits sévères, il la regarda et reprit :

— Je voudrais vous parler, Danny !

— Me parler ? Eh bien, si vous en avez envie, vous me suivrez !

Brandissant sa cravache, elle se leva sur ses étriers et cria, en manière de plaisanterie :

— Qui m'aime, me suive !

Et elle partit au grand galop...

Jacques s'était redressé. Il resta une seconde interloqué, puis prenant brusquement une décision, il jeta sa cigarette, courut jusqu'à l'écurie. En un tour de main il sella le cheval qu'il montait chaque jour. Il fit une grimace en posant la selle — décidément, ses blessures le travaillaient — il réussit cependant à l'installer sur le dos de la bête, boucla les sangles, s'assura que tout était bien en règle et sauta, un peu plus lourdement que d'habitude, sur le cheval !...

Tante Berthe, souriante, apparut sur la terrasse un peu avant que les deux cavaliers disparussent dans le lointain. Elle resta longtemps à fixer la plaine par où ils s'étaient enfoncés dans la campagne.

* * *

Les deux jeunes gens galopaient à une allure infernale, et Danny, qui menait le train, éprouvait une indicible joie à lutter pour distancer son poursuivant. Elle serrait les dents, emprisonnant dans l'étau de ses jambes les flancs de sa monture, l'excitant parfois de la voix ; ses cheveux flottaient au vent, ses petites mains tenaient ferme les rênes du cheval, et dans son visage fouetté au passage

par les branchages, ses yeux luisaient d'un éclat magnifique.

Après son brusque départ, elle avait presque stoppé, avançant au pas, jusqu'au tournant du sentier par où Jacques l'avait vue s'élancer, mais dès qu'elle le vit apparaître elle cingla la croupe de son cheval de violents coups de cravache. La bête partit d'un trait, et la jeune fille prit vite de la distance, son poursuivant connaissant mal ce chemin tortueux.

Et puis, elle avait gagné la plaine, s'ingéniant à faire des détours, à sauter des barrières, des haies, à traverser un ruisseau.

Pendant près d'une demi-heure, la distance séparant les deux cavaliers resta sensiblement la même. L'écume moussait aux lèvres des animaux, mais Danny s'engagea dans une vaste prairie, et se retournant pour faire de loin un signe ironique au jeune sous-lieutenant, elle vit qu'il forçait sa monture, et gagnait du terrain.

Jacques Bertrand, qui se sentait pourtant affaibli par plusieurs jours d'équitation, donnait le maximum de lui-même pour tenter de rattraper cette petite châtelaine trop fière, qui avait essayé de le bafouer. Il serrait les mâchoires, se crispant littéralement, voulant tenir à tout prix en dépit de sa fatigue. Il sentit tout à coup un liquide chaud couler sur sa chair, et une douleur, qui lui arracha un gémissement, lui fit comprendre que sa blessure à peine cicatrisée s'était rouverte... Mais il continua. Quitte à en crever là, comme une bête, quitte à mourir, il s'acharna, voulant rattraper Danny et lui dire enfin, même si cela devait être ses ultimes paroles, lui dire... Mais un éblouissement le terrassa. Il s'écroula sur le cou de son cheval et glissa à terre. Ce fut un miracle si les sabots ne l'atteignirent pas...

Cependant Danny venait de sauter une haie et se trouvait dans un petit bois où elle espérait bien égarer Bertrand. Elle se retourna, et vit avec stupeur qu'il avait désarçonné. En un éclair, elle réalisa la stupidité de son attitude. Les blessures de Jacques ! Elle n'y avait plus songé !...

Mais déjà, ayant fait demi-tour, elle sautait sur l'herbe, près du corps inanimé du jeune homme. Elle sanglota, laissant couler ses larmes. Soulevant précautionneusement le visage blême, elle appela, avec une voix désespérée :

— Jacques ! Mon cher Jacques !... Pardonnez-moi, Jacques ! M'entendez-vous ?

Il leva doucement les paupières.

— Je voulais vous dire... Je voulais... hoqueta-t-il.

— Je vous aime ! sanglota brusquement Danny, posant sa joue contre celle du blessé. Je vous aime... Je ne veux pas que vous mouriez !

— Je vous aime !... répéta Jacques dans un souffle, et sa tête retomba. Il était évanoui...

Danny se tordait les bras de désespoir. Elle regarda autour d'elle, cherchant en vain quelqu'un qui pût lui venir en aide. Pas âme qui vive ! Le jeune homme geignait doucement. Sur l'étoffe de son pantalon, à la hanche, s'élargissait une large tache rougeâtre.

Danny avait envie de crier, de pleurer, de piétiner de rage et d'impuissance. Elle se sentait vivre comme dans un rêve. Tout cela lui paraissait un affreux cauchemar. Etre là, sans aucun pouvoir aux côtés de Jacques, peut-être agonisant, à l'instant même où son coeur, son pauvre coeur oublié, venait de s'ouvrir à l'amour...

Subitement, la Danielle énergique et décidée se trouva en elle, et ne voyant d'autre ressource que d'aller chercher du secours au village, elle enfourcha sa monture fourbue et s'élança vers les toits de tuile grise qu'on apercevait dans le lointain, désespérant pourtant d'y arriver jamais, et de pouvoir ramener le médecin à temps, si encore elle avait la chance de le trouver à son domicile...

Le destin pourtant est capricieux, et à peine avait-elle parcouru cent mètres que Danny se jeta presque sur un groupe de bûcherons qui regagnaient un de leurs chantiers. Ils eurent bien du mal à reconnaître en cette cavalière échevelée, presque hagarde, la « demoiselle » du château. Danny avait sauté à terre, et se précipitait vers eux. Elle saisit la veste du contremaître qu'elle reconnut justement, et crispant convulsivement ses doigts, elle s'effala tout contre l'homme, à bout de nerfs. Le brave homme avait pris la jeune fille dans ses bras.

— Allons, qu'y a-t-il, ma petite demoiselle ?

— Vite ! Il faut faire vite ! s'exclama Danny entre deux sanglots. Il est là-bas... évanoui ! Vite !

Elle retrouva sa présence d'esprit, et se passant la main sur le front, comme pour en chasser une affreuse image, elle murmura, en entraînant les hommes à sa suite :

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ LES 3 MAGAZINES	$5.50	$8.00
.....OU A VOTRE CHOIX.....		
☐ *Le Samedi* (Bi-mensuel)	$3.50	$5.00
☐ *La Revue Populaire*	1.50	2.00
☐ *Le Film*	1.50	1.50

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $.....
pour l'abonnement indiqué d'un (X).

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975 - 985, rue de Bullion, Montréal, Qué., Canada

— Pourvu qu'il soit encore temps... Venez vite !

— Ciel ! Mon Dieu, qu'est-il arrivé ?...

Tante Berthe resta pétrifiée en voyant les solides bûcherons ramener le corps inanimé de Bertrand, et soutenant Danny qui avançait tant bien que mal. L'un d'eux, par derrière, ramenait les deux montures en les tenant par la bride.

Jacques fut allongé sur son lit. Danny ne voulut rien savoir pour se reposer, et sans prendre le soin de rajuster ses vêtements, sans même vouloir accepter quoi que ce fût, elle s'agenouilla près du blessé, sanglotant désespérément. Bertrand n'avait toujours pas repris connaissance, et le transport, malgré toutes les précautions des braves forestiers, n'avait pas dû améliorer l'état de ses plaies. L'un d'entre eux avait été quérir le docteur au village. En l'absence de ce dernier, ce fut le pharmacien qui accepta de se déranger. Il resta seul avec tante Berthe devant le corps de Jacques, après avoir fait sortir Danny.

Avec d'infinies précautions, il enleva le tissu du pantalon collé sur la blessure et découvrit la hanche meurtrie du sous-lieutenant. Un sourd gémissement s'échappa des lèvres bleuies du blessé. Le praticien jeta un regard inquiet à la vieille tante. Il entreprit alors de laver la plaie, puis il la pansa soigneusement.

— Je ne peux me prononcer, dit-il ensuite à voix basse. Seul le médecin pourra déterminer la gravité de son état... Je vais lui faire une piqûre pour le remonter un peu.

Danny attendait le pharmacien à la porte, et son regard implora un espoir.

— Ce n'est pas grave ?

— L'homme eut un geste vague...

Jacques n'avait toujours pas repris connaissance lorsque le vieux docteur du village accourut, dès qu'on lui eut annoncé l'accident. Après un rapide examen, il comprit que le transport du blessé dans une clinique était indispensable et que de la rapidité d'une intervention chirurgicale dépendait la vie même de Jacques.

Danny éclata en sanglots, sa tante n'avait encore rien pu apprendre de ce qui s'était passé. Les bûcherons lui avaient conté comment ils avaient rencontré sa nièce, mais ils ignoraient de quelle façon Bertrand avait pu tomber de cheval. Danny était dans le plus complet état de prostration, incapable de réagir, appelant sans arrêt, au milieu de ses larmes, le malheureux jeune homme.

Ce fut Marie-Louise qui dut aller téléphoner au village pour demander une ambulance à Niort ; moins d'une heure après, une voiture à croix rouge stoppait devant le château. Des infirmiers transportèrent avec de grandes précautions Jacques sur un brancard. Le sous-lieutenant avait ouvert les yeux et son regard exprima toute la joie qu'il éprouvait en rencontrant celui de Danny. Ses lèvres tremblantes avaient murmuré son nom, tandis que la jeune fille se penchait vers lui, et trouvait dans son coeur des mots jusqu'alors inconnus d'elle :

— Jacques chéri !... Vous allez voir que notre amour va vous sauver !... Nous serons heureux tous les deux, mon grand chéri !... Pardonnez-moi !

Sans aucune pudeur vis-à-vis des infirmiers et des étrangers qui pouvaient l'entendre, elle avait tendrement murmuré ces douces paroles.

Le blessé referma ses yeux, et un pâle sourire effleura ses lèvres.

Seul le médecin accompagna l'ambulance. Avec énergie, il s'opposa à ce que Danny vint également, comme elle le désirait.

— Reposez-vous, vous en avez besoin... Demain vous pourrez probablement venir le voir avec votre tante.

— Sauvez-le, docteur, sauvez-le ! cria-t-elle éperdue de douleur devant la longue forme blanche de celui qu'elle aimait désormais, et qu'on lui enlevait si tragiquement.

A travers ses larmes et ses sanglots, Danny avait tout de même raconté à sa tante comment était survenu ce pénible accident à la suite de sa provocation... Elle s'accusait véhémentement de meurtre et éclatait de plus belle en pleurs en évoquant la mort possible de Jacques.

— Je l'aime tant, murmura-t-elle à l'oreille de la vieille dame.

— Je le sais depuis quelque temps déjà, et lui aussi t'aime, n'en doute pas, répondit celle-ci à l'oreille de sa nièce. Et je crois bien que la Providence ne peut permettre qu'un amour comme le vôtre soit brusquement détruit, ajouta-t-elle, pour lui redonner du courage.

Exténuée, de fatigue et de chagrin, Danny s'endormit d'un sommeil lourd, peuplé de cauchemars.

VII

Lorsqu'elle s'éveilla de très bonne heure le lendemain matin, Danny ne sut pendant un moment si toutes ces affreuses choses n'étaient pas un mauvais rêve, mais elle reprit vite le sens des réalités et se précipita vers le rez-de-chaussée où elle entendit la voix de sa tante, déjà levée.

Elle eut un éclair de joie en voyant tante Berthe lui sourire.

— Allons, ma petite Danny, il n'y a rien de perdu. Hier au soir, le docteur est revenu jusqu'ici pour nous rassurer. Un chirurgien a tenté une opération... Elle paraît avoir réussi. Je n'ai pas voulu te réveiller pour t'annoncer cette bonne nouvelle, mais nous allons aller à Niort tout à l'heure ; j'ai fait demander au maître s'il pouvait nous y conduire ! C'est entendu !

Danny sauta au cou de sa vieille tante, folle d'espoir. Elle pleura encore un peu, mais chercha bien vite quelles friandises elle pourrait lui apporter à son Jacques chéri. Et fallait-il lui cueillir des fleurs ? Et quelle robe mettrait-elle pour lui plaire ? Et est-ce qu'on ne voyait pas qu'elle avait pleuré ?...

Lorsque les deux femmes arrivèrent à la clinique où avait été transporté Jacques, Danny fut prise d'une frayeur irraisonnée. Elle avait presque peur de revoir le jeune homme et de lui parler. N'était-elle pas la cause principale de ces nouvelles souffrances qu'il endurait, et son incroyable vanité n'avait-elle pas été une des raisons de cette chevauchée dramatique ?

Enfin, une blanche infirmière leur ouvrit une porte, et elles aperçurent, allongé sur son lit, le sous-lieutenant encore bien pâle, mais dont le visage s'éclaira d'un sourire heureux à leur vue.

Danny ne se contint pas et s'élança vers lui, malgré les recommandations du chirurgien : « Pas de fatigue, pas d'émotion », avait-il conseillé.

Mais la jeune fille ne se souvenait plus de rien, elle ne voyait plus devant elle que l'être chéri.

Le blessé essaya de se soulever, mais ses forces le trahirent, et il retomba sur l'oreiller. Danny l'entoura de ses bras, et très doucement posa ses lèvres sur les siennes. Ce fut leur premier baiser, et ce fut Danny qui le donna. Elle ne rougit pas, et contempla amoureusement celui qui avait dénicher l'amour dans son coeur de « garçon manqué ».

Ils ne s'étaient pas dit une seule parole, et tante Berthe s avança alors, très émue :

— Eh bien, mes enfants, je pense que vous vous en êtes suffisamment dit ! fit-elle ironiquement. C'est bien mon tour.

Elle alla vers Bertrand, et lui posa un baiser maternel sur le front.

— Allons, vous l'avez échappé belle, mais maintenant, vous n'aurez plus, heureusement, qu'à prendre votre lit en patience.

Elle déposa les succulents fruits du potager, les petits paquets de friandises achetées en ville, des magazines et des fleurs dont sa nièce l'avait chargée.

— Je suis très heureux ! fit Jacques dans un murmure, en tournant son regard vers Danielle.

— Mon chéri, me pardonnerez-vous jamais ?

— Petite Danny, je bénis cet accident, puisqu'il m'a permis de vous dire enfin que je vous aimais !

Danny appuya sa tête sur l'oreiller à côté de celle du blessé, et ils restèrent ainsi longtemps sans rien dire.

Tante Berthe était discrètement sortie avec un tact dont les deux amoureux lui surent infiniment gré. Elle était allée trouver le chirurgien dans son bureau, comme celui-ci l'avait invitée à le faire à leur arrivée.

— Je crois qu'il est sauvé, dit-il lorsqu'elle lui eut demandé ce qu'il pensait sincèrement du cas de Bertrand, mais ce sera long, très long !

— Pourra-t-il sortir de clinique dans quelques jours ? demanda-t-elle.

— Je le pense, fit le chirurgien avec un sourire, et il ajouta : je sais pourquoi vous me demandez cela ! Votre nièce est sa fiancée, n'est-ce pas ?

— En effet, fit tante Berthe en rougissant un peu.

— C'est lui qui me l'a dit, confia le chirurgien, et voyez-vous, il se présente cette coïncidence, que Mlle Danielle est une ancienne camarade de collège de ma fille. Elle ignore sans doute mon nom. En tout cas, veuillez lui dire que lorsque j'ai parlé de ceci à ma fille, elle m'a tout de suite proposé d'héberger quelques jours votre nièce qui pourra ainsi venir voir votre blessé quotidiennement !

Tante Berthe se confondit en remerciements. Danny sauta de bonheur en apprenant l'offre du chirurgien, et c'est avec une joie sans détour qu'elle retrouva en la fille du praticien une de ses meilleures amies de lycée avec laquelle elle fraternisait le plus volontiers.

Une longue semaine s'écoula, au bout de laquelle le chirurgien put enfin se porter garant du rétablissement de son malade. Bertrand pouvait être tranquille, il ne resterait pas impotent. Sa plaie se refermait normalement. D'ici quelques jours, il pourrait regagner le domaine de La Martinière, où tante Berthe attendait avec une impatience fébrile son retour à lui et celui de sa petite Danny, qui avait appris enfin à se confier, à vivre, à aimer, dans cette sobre chambre de clinique, dont la simplicité et la froideur semblent tout empreintes de bonheur lorsqu'elle se trouvait aux côtés de son futur mari.

EPILOGUE

Aujourd'hui, Danny a abandonné la culotte de cheval et les bottes pour une robe fort élégante. Ses cheveux noués en nattes au-dessus de son front lui conservant un air martial, mais avec une féminité inconnue d'elle jusqu'alors, et la légère couleur ocre qui orne ses lèvres toujours souriantes donne à son visage cette grâce délicate qui lui faisait défaut.

Danny est devenue une femme, une jolie femme, et il est flagrant que bientôt une petite voix l'appellera : « Maman ! »

En effet, il y a déjà plusieurs mois que Danny s'appelle « Madame Bertrand » et que son mari est complètement remis de ses blessures et de sa chute de cheval. C'est lui qui va maintenant inspecter les domaines du château en compagnie de Germain, revenu en congé, tandis que tante Berthe prépare amoureusement le petit berceau qui recevra bientôt le fruit d'un amour merveilleux.

Danny n'est plus le « garçon manqué » de sa jeunesse, c'est une future maman qui berce dans son coeur l'espoir d'un splendide bonheur auréolé de la tendresse d'un mari qu'elle adore... Pourtant les taches de rousseur sont toujours là, mais à peine visibles sous le nuage de poudre...

L'amour, une fois de plus, a joué son jeu !

Alain Descarmes.

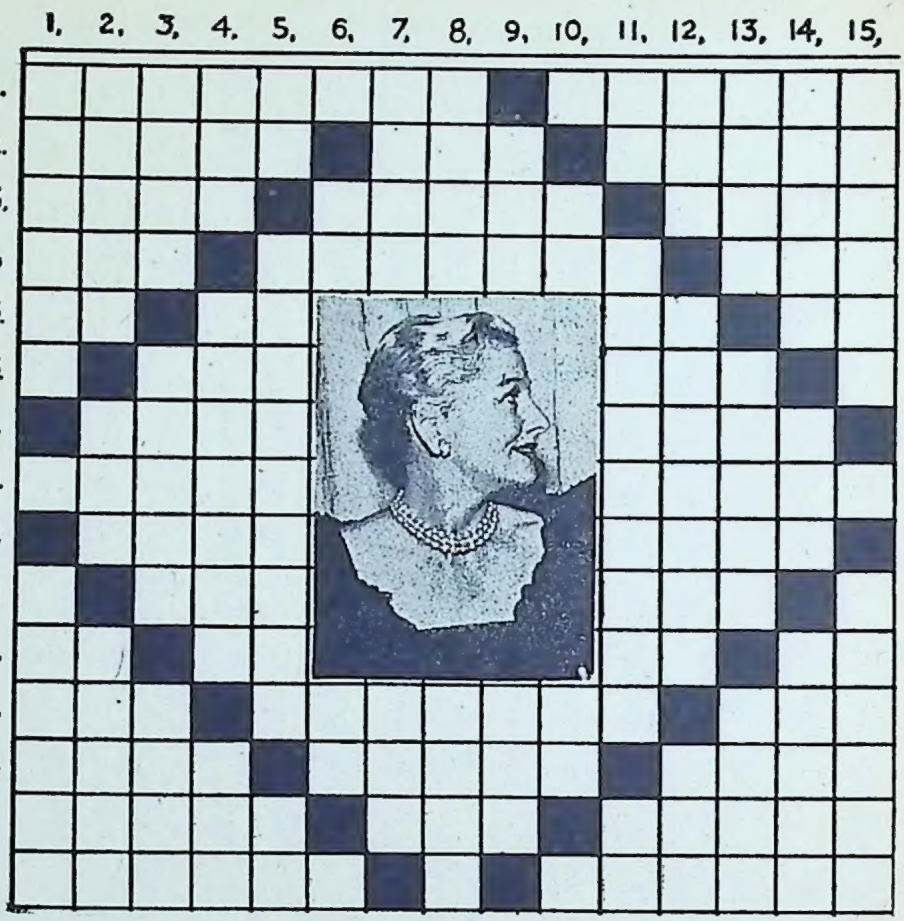
STATION DU...

Suite de la page 9

qui reste seul avec ses remords. Hélène, qui était aussi sur le point de partir, a la certitude d'une proche maternité. Avant de révéler son état à son mari, elle veut savoir si Miguel ne l'a épousée que dans le seul but de clore la bouche d'un témoin. Miguel, au comble de l'accablement, se dénonce à la police, persuadé que ce n'est qu'en payant sa dette envers la justice qu'il pourra reconstruire une vie. Son geste agit profondément sur Hélène qui, découvrant qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer, promet qu'elle attendra son retour avec son enfant.

EXPLOITATION : Ce film, par son originalité, et par sa facture nouvelle, par ses péripéties nombreuses et imprévues, tient le spectateur en haleine jusqu'au dénouement dramatique. Lancés sur une dangereuse pente, les héros sont bientôt conduits par les événements et ne pourront échapper à leur sort.

MOTS CROISÉS DU FILM



HORIZONTALEMENT

1.—Nom de notre vedette. — Repas d'apparat.
2.—Manière d'accueillir. — Enlevé. — Instrument d'agriculture.
3.—Viande rôtie. — Variété de poire grise. — Lieu où s'établit une armée.
4.—Espace de terre. — Petit merle. — Compagnie (*abr.*).
5.—Négation. — A moi. — Possessif. — Consonnes de *dito*.
6.—Espace de terre resserré entre deux coteaux. — Formation géologique, de consistance généralement poreuse.
7.—De l'alphabet grec. — Epoques.
8.—Qui prend plaisir à faire du mal. — Empereur qui se déshonora par ses cruautés.
9.—Anneau servant à marquer les serviettes des divers convives. — Dernière partie du jour.
10.—Pour la troisième fois. — Se trouve au milieu des eaux.
11.—Carte à jouer. — A marqué de la gaieté. — Chemin de halage. — Préfixe.
12.—Maison de campagne. — Lésion inflammatoire des nerfs. — Ride.
13.—Condition sociale. — Genre de salicacées. — Prénom de notre vedette.
14.—Pester contre quelqu'un. — Créés. — Fraîchement couvert de couleur.
15.—Grande ignorance. — Développement des graines et bourgeons des végétaux.

VERTICALEMENT

1.—Grain réduit en poudre. — Appareil de prise de vues.
2.—Très petite somme qu'on offre aux pauvres. — Nom vulgaire des *labrax*. — Le chef des démons.
3.—Marque pour se rappeler quelque chose. — Peau de veau mort-né. — Qui n'est point turbulent.
4.—Préfixe qui signifie trois. — Maltraiter en paroles. — Trois fois.
5.—Préposition latine qui signifie *pour, vers*. — Nom donné au XIVe siècle à des bandits qui ravagèrent la France. — D'un verbe gai.
6.—Article. — Du verbe être.
7.—Nègre. — Instrument d'osier pour nettoyer le grain.
8.—Table de boucherie. — Plante de la famille des rutacées.
9.—Espace de temps. — Eux.
10.—Particule qui donne plus de force à l'affirmation. — Pronom personnel.
11.—Exclamation d'admiration. — Instrument servant aux usages de la vie courante. — L'Eridan des Anciens.
12.—Maigre, décharné. — Cercle lumineux dont les artistes entourent la tête des saints. — Récréation fondée sur différentes combinaisons de calcul.
13.—Allure d'une bête de somme. — Se dit d'un jour considéré comme une fête civile ou religieuse. — Genre de papilionacées.
14.—Ville de Turquie, l'ancienne *Nicomédie*. — Salé et séché à la fumée. — Partis, coteries (*fig.*).
15.—Genre de labiacées à odeur forte. — Extrémité des choses qui vont en diminuant.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	R	O	B	E	R	T	■	G	■	L	I	C	O	U	S
2	A	R	I	D	E	■	L	A	C	■	C	O	R	N	U
3	M	A	L	E	■	B	I	L	A	N	■	R	A	I	L
4	A	G	E	■	L	A	Y	E	R	A	L	■	L	O	F
5	S	E	■	M	A	■	■	■	■	■	A	S	■	N	O
6	S	■	S	O	N	■	■	■	■	■	M	O	I	■	S
7	E	G	O	U	T	■	■	■	■	■	O	U	S	T	E
8	E	L	I	T	E	■	■	■	■	■	U	P	S	A	L
9	■	U	N	I	R	■	■	■	■	■	R	I	O	N	■
10	B	■	S	E	N	■	■	■	■	■	E	R	S	■	T
11	U	T	■	R	E	■	■	■	■	■	U	S	■	O	R
12	F	A	T	■	S	E	R	I	E	U	X	■	E	T	A
13	F	L	O	T	■	H	E	R	O	N	■	A	R	A	C
14	L	O	U	E	R	■	A	I	N	■	O	M	E	G	A
15	E	N	T	R	E	E	■	S	■	B	R	I	S	E	S

Le trio parfait

3675 — Voici une façon économique et avantageuse de parer sa garde-robe. Une jupe pouvant convenir à trois différents blousons, pour dame et demoiselle.

Métrage requis pour taille 15, modèle à gauche et au centre : 3 v. 3/8 en 35″ ou 36″, 3 v. en 39″, 41″ ou 42″, 2 v. 7/8 en 44″ ou 45″, 2 v. en 54″. Modèle à droite : 3 v. 3/8 en 35″ ou 36″, 2 v. 7/8 en 39″, 2 v. 3/4 en 41″, 42″, 44″ ou 45″, 2 v. en 50″ et 1 v. 7/8 en 54″. Prix 60¢.

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Simplicity Patterns, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns Limited, 200 Madison Avenue, New ww/York City, N. Y., U.S.A.

Vivantes et agréables lectures

Pour les longues soirées d'automne quand la vie d'intérieur reprend

Pour connaître l'actualité

par le texte et
par l'image vivante

Pour lire les grands romanciers

- Amour
- Mystère
- Aventure

SPORTS
CINEMA

Pour un panorama de la vie moderne

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT
au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonnement

J-J ASSELIN
9196 LAJEUNESSE
MTL II
AV62-R-41